

Crédit-Photo :
L'illustration de couverture
est l'œuvre de Denis Duclos

La culture humaine comme catastrophe anthropologique

(Critique radicale du sens commun...
Esquisse d'une auto-guérison
de la parole)

Ouvrages récents du même auteur

Culture humaine et société-monde (une brève histoire de l'alternance entre les passions du « Tout » et du « Chacun ») (2015, 2019)

La pluralité comme solution à la société-monde (géo-anthropologie des efforts pluralistes et des passions totalistes) (2015, 2019)

Qu'est-ce qu'un Sujet Humain ? (L'assujettissement obligatoire à la liberté) (2019)

Histoire de la parole (L'inéluctable cycle de la conversation humaine) (2016)

L'avenir des Humains est-il prédictible ? (La lisibilité des cycles de parole dans la destinée collective) (2019)

La culture humaine comme catastrophe anthropologique (Critique radicale du sens commun, Esquisse d'une auto-guérison de la parole). (2019)

La haine de tous les Humains envers tous les Humains (enquête sur une énigme). (2019)

Ceci n'est pas l'humanité (Une politique de l'espèce est-elle possible ?) (2015-2018)

La Réalisation (Délire du « tous », dictature planétaire et libération) (2015-2019)

La Rencontre (Comment le sujet humain et le collectif peuvent se tolérer pour épargner Gaïa) (2016)

Après l'Amérique, l'Amivédique ! (La réciprocité au-delà du Tout politique) (2016-2018)

Sur la trace de vrais progrès humains (une recherche post-darwinienne en culture de la parole) (2020)

Denis Duclos

La culture humaine
comme
catastrophe
anthropologique

(Critique radicale du sens
commun... esquisse d'une auto-
guérison de la parole)

Editions du Translatador
translatador@translatador.com

2020

Préambule :

Critique de la culture comme catastrophe anthropologique

Mon travail, depuis mon entrée au CNRS dans les années soixante-dix du XXe siècle, a consisté à m'interroger -après d'autres- *sur les causes de la nuisance humaine envers la nature et notre propre espèce*. Et j'ai mis ce temps à confirmer laborieusement une réponse : la clef de nos errements, si soudainement visibles par l'humanité entière, ne réside pas dans sa nature « primatologique ». Elle ne se situe pas non plus dans la modernité ni dans une bifurcation historiquement repérable, *mais* dans le paradoxe inhérent à notre condition de parlêtres. La parole, réservée au genre humain, produit *à la fois* la masse (qui n'est pas le nombre en lui-même) et l'intimité (qui n'est pas la solitude ou le cocon en eux-mêmes), la relation entre sujets et son étouffement dans le « pour Tous ». Et comme la masse l'emporte souvent par sa logique écrasante, elle ne « fait » pas seulement l'histoire selon le précepte marxiste : *elle finit par la détruire*. C'est donc à ce niveau fondamental que nous devons agir pour éviter le « crash » prématuré de notre destin collectif.

C'est une vérité difficile à penser, douloureuse, qui serait encore passée pour folle il y a quelques années¹, mais qui est subitement *devenue audible*. Par

¹ C'est ce qui motivait la publication que je dirigeai en 2008 : *Pourquoi tardons-nous tant à devenir écologistes ?*, L'Harmattan.

miracle ? Quoi qu'il en soit, profitons de l'opportunité, mais sans perdre un temps précieux : allons à l'essentiel. Il est temps d'en finir avec l'espèce d'autosatisfaction béate qui inspire la plupart des conceptions modernes de l'Histoire et de la Préhistoire. La critique du « Progrès » n'est pas un scoop², mais on n'en a pas touché le fond, la vérité pénultième à tout le moins.

Il est également temps d'en finir avec le double « pessimiste » ou « tragique » de l'optimisme sciento-technophile (*scientasmagorique*): nous n'allons pas retourner aux mythes religieux ou animistes du péché originel et de la fin du monde. La seule chose raisonnable (surtout pour ne pas dire « rationnelle ») consiste à considérer l'ensemble de l'aventure humaine à partir du moment où elle sort des « rails » prescrits par l'évolution à la totalité des autres espèces (non parlantes). Ceci, non pas afin de se lamenter ou de s'hystériser, mais de découvrir la « faille » dont le cheminement sinueux et proliférant a induit progressivement des effets irréversibles, à tout le moins dangereux.

² Mais elle se confirme dans toute sa portée de science, notamment avec les travaux de J.C. Scott désormais mieux reconnus ou ceux de J.P. Demoule en France. Rappelons que Scott, en travaillant sur les sociétés « anti-étatiques » de la Zomia (plateaux et collines indochinois), a été notamment précédé par E.F. Schumacher qui trouva dans les jungles birmanes l'inspiration pour son fameux « *Small is beautiful* ». Yves Paccalet, au contraire, trouva chez les Papous « avalés » par la modernité, une raison de désespérer (*L'humanité disparaîtra, bon débarras !* Arthaud Paris 2006). Il n'a sans doute pas apprécié à sa valeur l'incroyable longévité transhistorique de cet ensemble de cultures.

Ensuite, il faut examiner, avec le plus de sang-froid possible, si ce défaut inhérent peut être corrigé sans aggraver la situation. Je le pense, bien que ce soit difficile, évidemment trop ambitieux pour l'intellectuel isolé, et qu'il ne s'agisse en aucun cas d'une charlatanerie à la manière des grandes terreurs religieuses poussant des peuples en panique à la « conversion », au « pardon » et à la « rédemption ».

Le fait que nous puissions -logiquement et sans doute expérimentalement, voire archéologiquement- localiser dans le pacte de paroles³ l'aporie originelle et constante de notre culture humaine- n'implique pas que nous puissions *traiter* cette « racine » estompée et enfouie dans des complexités grandissantes. Mais il est utile et important d'envisager une telle origine, ne serait-ce que pour reconnaître ses rejetons ou sa permanence dans le fouillis des connections et des causalités plus récentes. La pure conjecture, ici, n'est certainement pas à rejeter, car la science positive est un jour ou l'autre -généralement très en retard- amenée à découvrir des « preuves » concernant la conjecture la plus juste. A nous d'éviter de nous tromper : nous n'avons plus guère droit à l'erreur.

Servons-nous sans scrupules de la métaphore du cancer⁴ et des stratégies les plus récentes de son

³ La parole humaine est l'effet d'un pacte toujours réactualisé entre individus qui se parlent. Ils *doivent* devenir du même coup égaux comme sujets et mutuellement attentionnés, ce qui introduit en eux un « empêchement » de domination sans frein, et du même élan, un « désir » inextinguible de celle-ci, soutenant leurs fantasmes.

⁴ Dont use aussi Yves Paccalet dans son pamphlet stimulant (op .cit.), mais ici sans la jouissance mélancolique -sincère ou non- où il se complait finalement.

traitement : nous savons qu'il induit des comportements organisés des cellules qui le composent, par exemple en « fabriquant » son propre réseau de microvaisseaux sanguins, lesquels peuvent être utilisés pour guider des molécules tueuses spécialisées à l'aide de nanoparticules, en limitant par conséquent les effets indésirables des chimiothérapies. Existe-t-il un moyen comparable de cibler les tendances dangereuses ou fatales de la culture humaine à l'encontre d'elle-même et du monde vivant, sans faire plus de mal que de bien ? Je crois que « oui », bien que les conditions de cette réponse soient relatives et précaires. J'en ai formulé une expression indirecte dès le deuxième paragraphe de ce préambule. Soyons maintenant plus tranchant (en usant, cette fois, de la métaphore de la chirurgie) : la solution réside probablement dans l'inhibition de la tendance de la parole à produire des effets « de masse » l'emportant le plus souvent sur le rétablissement d'équilibres en faveur de la subjectivité. Mais il nous faut d'emblée *justifier* cette formule un peu obscure. En quoi ladite subjectivité serait-elle un bouclier contre les effets de masse ? Et d'ailleurs, en quoi la masse est-elle en soi inductrice d'une destruction de la culture *et* de la nature ?

Nous commencerons par ce deuxième point, qui est plus aisé, car nous pressentons qu'il y a quelque grain de vérité dans cette inculpation de la masse. Mais nous verrons très vite qu'accuser la masse n'est pas si facile : il ne faut pas le faire à tort, et par ailleurs... elle se défend. Disons le plus clairement : *nous* nous défendons de l'idée même de constituer une masse. Nous la récusons constamment. Nous produisons, à l'instar des cellules cancéreuses, des

défenses personnalisées dont le but est précisément de cacher -en masse- que nous en formons une ! Cette vérité est terrible, car nous nous contentons, d'ordinaire, d'accuser des *lobbies*, voire des groupes d'intérêts, des factions, des classes, des corporations, des idéologies, etc. Admettre que devant et avant ces distorsions de la vérité par des segments de la culture, c'est celle-ci, *en général*, qui tend à occulter notre réalité massive, c'est un effort douloureux. Sommes-nous vraiment un cancer planétaire? Pouvons-nous avoir tort tout le temps et tous ensemble ? Pouvons-nous nous entendre pour maintenir une apparence de conflit entre nous alors que celle-là même est la meilleure occultation de notre intérêt absolument collectif, c'est-à-dire inhumain? Eh bien la réponse à ces questions angoissées est encore, hélas : *oui !*

C'est pourquoi nous devons commencer notre travail d'élucidation par une tranquille affirmation : seule une critique radicale de la culture humaine *en général* (et pas seulement de son moment religieux selon Nietzsche, ou de certaines époques « totalitaires », etc.) peut former un cadre pour construire une stratégie de traitement efficace aux échelles voulues. Or la *masse*, évoquée par Hegel, Marx, Freud ou surtout Canetti, n'a pas encore connu son analyse et sa révolution copernicienne, darwinienne ou freudienne. Nous avons déjà du mal, même chez les modernes, à admettre que nous descendons d'ancêtres primates, ou que notre inconscient existe, consiste fortement, et « ne nous veut pas du bien ». Mais, quant à notre appartenance massive, il n'est pas question que nous admettions (sauf quelque intellectuel isolé et original comme A. Zinoviev à

propos du communisme) qu'elle nous détermine dans nos moindres désirs, et cela en tant qu'image infiniment réfractée de notre Moi collectif. Surmoi, donc, et non essence du pacte social entre parlants⁵.

Il nous faudra en repasser par les propositions de nos deux Viennois célèbres (Freud et Canetti) sur le lien de masse *via* le leader, ou la masse comme « animal », *mais* ce sera pour tenter d'aller à une compréhension décisive de ce phénomène incontestable, d'ailleurs déjà effleuré par Le Bon et Tarde dans des essais, certes approximatifs, à propos de la foule. Car cela fait longtemps que les penseurs tournent autour de cette énigme inquiétante : il faudrait plutôt mettre en perspective l'ensemble de leurs subodorations, plutôt que de chercher à « dépasser » l'auteur précédent. Ce travail accompli, nous devrions pouvoir pointer quand et où s'approfondit sans cesse la massification, et en quoi elle tend à ignorer ses propres dégâts sur soi, autrui et le monde. Il est plausible qu'il s'agisse ici d'une défaillance dans la temporalité cyclique d'une

⁵ Lacan précise à ce propos : « « Aucune forme donc du *surmoi* n'est inférable de l'individu à une société donnée. Et le seul *surmoi collectif* que l'on puisse concevoir exigerait une désagrégation moléculaire intégrale de la société. Il est vrai que l'enthousiasme dans lequel nous avons vu toute une jeunesse se sacrifier pour des idéaux de néant, nous fait entrevoir sa réalisation possible à l'horizon des phénomènes sociaux de masse qui supposeraient alors l'échelle universelle. » « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (29 mai 1950) in *Ecrits*, Le Seuil 1966, p. 137.

Je crois que nous n'en sommes pas loin.

conversation sociétale, et donc d'un défaut récurrent - mais inhérent- dans le système de la parole.

L'analyse de ce défaut ouvrirait alors la possibilité de penser sa réparation, un peu comme -cette fois dans la métaphore du plombier- vous ne pouvez rien faire tant que vous n'avez pas localisé la source de la goutte d'eau qui détruit peu à peu votre salle de bains, alors que, dès qu'elle est située, une intervention immédiate restaure l'étanchéité nécessaire. C'est cette précision dans le diagnostic qui nous permettra de rappeler la structure des soins nécessaires, et par conséquent des propositions « post-politiques » de l'avenir se voulant moins évasives, moins scientistes et moins utopiques que celles avancées par nos collègues (et néanmoins non-ennemis) Bruno Latour et Timothy Lenton⁶.

⁶ "Gaïa 2.0, Could Humans add some level of self-awareness to Earth's self regulation ?", *Science*, 14 septembre 2018. La critique principale que nous porterions à cette approche est qu'une « imitation » de la nature par les Humains ne suffira *jamais* à assurer un comportement collectif soutenable de la part de ces derniers.

1. Résoudre le problème de la massification abusive

La masse, ce serait d'abord et en apparence le nombre. Nous sommes devenus *très* rapidement *très* nombreux. Le problème n'est pas tant de savoir si nous le sommes *trop*, mais bien plutôt de saisir à quel point cela nous change nous-mêmes, sans pour autant que notre code génétique ait été affecté. Sommes-nous la même espèce à huit milliards qu'à cent millions d'individus répartis sur la planète sous l'Empire romain, ou qu'à quelques centaines de milliers sous le Néolithique ?

Cette question peut sembler oiseuse ou déplacée. Elle est pourtant l'une de celles qui devrait nous toucher, faire fondre notre carapace mentale de gens installés dans un voyage certes plein de cahots, mais en route pour le progrès (la métaphore macronienne de la marche vers... l'avenir ?).

Le grand nombre n'explique rien par lui-même sinon une plus grande dépense énergétique. Il n'est même pas évident qu'il fasse la course avec les ressources, selon les thèses malthusiennes. Mais il est associé à des changements d'échelle, des ruptures dans les systèmes d'organisation. Or celles-ci, en s'ajustant finalement toujours au nombre total, après des processus plus ou moins longs de diffusion, généralisent un degré de puissance toujours supérieur vis-à-vis de la nature comme des êtres humains. A quoi cette puissance est-elle dédiée ?

Nous sommes trop habitués, depuis nos enfances scolarisées à répéter le mythe du rendement croissant grâce aux inventions et autres « innovations », sans prendre en compte leur impact réel en termes de destruction et d'entropie. La domestication, par exemple : on se saisit de l'onagre qui s'ébat librement pour en faire l'âne de bât, triste sous sa charge, utile certes. Ce qui est détruit ? Un principe de liberté qui est aussi celui de l'Humain : il devient aussi asservi que « sa » bête. L'asservissement grandit plus vite que l'utilité et l'immense déferlement d'objets techniques actuels non seulement nous rend dépendants à un point jamais connu, mais nous astreint à un travail permanent et épuisant de consommation, cela au nom de quelque dérisoire facilité sur un aspect du dispositif. Nous sommes à la fois éliminés des processus productifs et davantage soumis à la loi du « fonctionnement » et de ses obligations de plus en plus fréquentes et détaillées pour compenser un envahissement bureaucratique accéléré par l'informatisation procédurale (montages, maintenances, remplacements, rechargements, connexions, codages, synchronisations, compatibilités, surveillances, etc.)

Mais cet effet contemporain massif découle d'une logique sous-jacente dépendant directement de la « structure de masse » qu'on pourrait, en simplifiant, définir comme suit.-La masse est *structurée comme une armée* : elle organise et contrôle à la fois la totalité de ses membres et tout ce qu'elle peut investir et ingérer à sa périphérie. Elle vise donc l'unicité au travers de l'unité. Elle y parvient avec la mondialité.

-Elle standardise et homogénéise tout ce qu'elle contrôle, tout en spécialisant chacun des membres.

-Elle induit la formation d'une hiérarchie (de caste, de classe, de corporation, etc.) indispensable au maintien de son unité. Ce que l'on appelle du terme flatteur d'« élite » est seulement l'appareil nécessaire au fonctionnement de la masse comme telle. Plus la masse est nombreuse, mais surtout généralisée -voire universelle-, et plus son organisation hiérarchique est puissante et pérenne⁷. Plus le devient celle-ci, et plus elle renforce la masse comme condition de son existence propre, et double d'elle-même. Ce fait, difficile à admettre, rend caducs les idéalismes « démocratiques » de libération par la masse. La plus « vraie » des démocraties ne sera, au stade de la masse universelle, qu'une immense auto-tyrannie.

-Le conflit, même le plus sanglant et le plus diffusé- est compatible avec le fonctionnement de la masse. Il sert, en fin de compte, à mieux régler sa structuration militaire et technique, ainsi qu'à préparer les étapes ultérieures de fusion et d'organisation supérieure quand le simple « réformisme » ne suffit pas à convaincre le grand nombre attaché à des traditions ou des formules contenant encore trop de résistances du familial, du local, de solidarités d'extension réduite échappant à la logique massive d'échelle⁸.

⁷ « L'hétéarchie » à laquelle appellent Lenton et Latour n'est pas compatible avec la masse humaine en tant qu'unité et qu'unicité.

⁸ Un exemple méconnu comme tel (et seulement reconnu par fragments) est ce que je nommerai la guerre « interne » du Sud-Est asiatique, laquelle a fait plusieurs dizaines de millions de morts entre 1960 et 1980 : elle comporte trois caractéristiques générales présentes sur chaque « théâtre » : l'idéologie maoïste anti-intellectuelle et anti-urbaine et ses ennemis, le soutien par le

-De même, la destruction volontaire et programmée d'une grande partie de la masse par ses « élites » est tout aussi fonctionnelle (autant que l'abattage d'un cheptel contaminé par une pandémie). On doit lucidement s'y attendre quand il y a surnombre au regard des possibilités de la gestion et du pouvoir de la gestocratie.

-si on la laisse aller sur son erre, la masse, qui ne cesse de s'attaquer aux particularités et singularités limitant et freinant son moulinage intérieur (vers toujours plus de standard et de spécialisation), en viendra au terme d'une logique décrite par la sociobiologie (trop facilement décriée... par les agents inconscients de la masse) : elle s'en prendra au plus intime, à la sexualité, et désexualisera une grande majorité de ses membres pour confier la procréation à des spécialistes. Ce but, naguère annoncé par Aldous Huxley et repris dans le film d'Andrew Niccol, GATTACA, est plus prédictible que jamais à l'âge de la mondialité approfondie. Les réactions moralistes représentées pas le trumpisme ne feront que retarder le mouvement, lequel commence clairement avec la mise en cause des symbolismes sexuels et parentaux

régime chinois et ses plus hautes personnalités, la lutte portée au sein des forces politiques de gauche ou/et du parti communiste lui-même. Elle comprend (selon moi) le Grand bond en avant (au moins 40 millions de morts de famine) et la révolution culturelle (3 millions de morts) en Chine même. Le massacre des sympathisants communistes -en Indonésie par les nationalistes (au moins 500 000 morts), La purge des communistes -pro-vietnamiens par le Sino-Cambodgien Pol Pot.(1,7 millions de morts), ceci sans compter la guerre directe entre Chine et Vietnam, ou les soutiens chinois aux rebelles ou pouvoirs divers en Birmanie, au Laos et en Thaïlande.

classiques (encore partagés par des milliards de personnes). La raison d'une telle destination du collectif imaginaire est apparemment simple : *la simplification elle-même comme but de la gestion*. Cette dernière n'a que faire de s'encombrer des passions déchaînées par le sexe, alors que la technologie lui permet, à échéance raisonnable, d'envisager une reproduction contrôlée hors des corps, et surtout un traitement enfin homogène des individus comme tels.

Il devrait être évident que les êtres humains, qui ne sont ni des fourmis ni des abeilles, ni même des rats-taupes, *devraient* éviter la destinée liée à la massification. Mais pour cela, ils doivent d'abord comprendre pourquoi ils subissent sa fascination au point d'en accélérer la formation et l'imprégnation dans leur espèce. L'explication proposée ici n'est pas biologique ni même naturaliste. Nous pensons pouvoir démontrer assez rigoureusement que la cause de cet emportement est culturelle, bien qu'il s'agisse d'un mécanisme caché en permanence au cœur de la culture humaine. Et cette explication est, au fond, notre dernière chance, car sans cela, il existe bien peu d'espoir d'échapper à une tendance dominante fondée sur une détermination darwinienne de notre espèce, surtout si cette tendance ne connaissait aucune contretendance assez forte pour la compenser.

Il faut néanmoins insister tout de suite sur une précision essentielle : la masse (*multitudo*) étant un phénomène réel et historique, il ne s'agit pas de la démoniser. D'autant qu'elle a certainement apporté aux Humains des trouvailles qu'il ne s'agit pas de

détruire ou d'ignorer en elles-mêmes, dès lors qu'on a bien analysé leurs cascades d'effets indésirables.

L'exemple le plus évident est la connaissance médicale. Autant son dépassement par la robotique implique probablement plus de défauts⁹ que de qualités (sauf en contexte spécial comme... le voyage spatial), autant son maintien et son progrès peuvent être résolument promus tant qu'ils ne mettent pas en cause des modes de vie aussi libres que possible.

Sécurité sanitaire, nutrition et pharmacie doivent aussi être repassées au crible de la critique prenant en compte les incidences non prévues des molécules, mais aussi de l'effet global de la dépendance à l'entreprise social-sécuritaire, pharmaceutique, généticienne ou agro-alimentaire. Menée précisément et sur des principes fermes, en totale indépendance vis-à-vis des intérêts commerciaux et de pouvoir, cette orientation devrait effectuer un tri parmi les apports technoscientifiques issus de la masse (et de son volet financier). Un contexte social et politique permettant de se garder des effets de multitude invasifs et nuisibles doit pouvoir suffire pour discerner intelligemment les aspects négatifs et positifs de l'histoire des « apports de masse », et choisir de

⁹ Qu'un chirurgien-vacataire guidant un robot inciseur touche aujourd'hui en hôpital privé 90.000 euros/mois tandis que ses infirmières de plateau sont rémunérées à un SMIC-et-demi est indicatif d'une évolution sinistre, dont l'étape suivante est l'élimination de l'un comme des autres. La prouesse technologique, prolongée par l'organe artificiel inséré ne dévoile pas d'emblée son problème : celui d'installer une dépendance à vie du patient qui en devient lui-même une pièce de rechange. Cette vie de cyborg vaut-elle toujours d'être vécue ? Pas sûr. Quant à l'interdit de mourir, qu'en est-il de sa validité humaine ?

préserver des acquis intéressants en les dissociant des dérives proprement *insane* (pour reprendre un adjectif anglais approprié).

Ceci dit, sentons-nous libérés pour pratiquement tout le reste de la vie : vêtements, transports, communications, habitation, école, vie publique, mais aussi mode d'alimentation, activité culturelle, etc.... Quasiment tout ce qui tisse notre vie quotidienne peut être sans réels problèmes récupéré *par* l'Humain hors d'une machinerie de l'utilité prétendue. Cela doit même être repris à la bête monstrueuse de la gestocratie dirigeant et dominant la masse au nom de sa fascination pour la surpuissance technoscientifique.

Je sais que mes amis n'aiment pas beaucoup que je nomme cette bête le « Poutecharma » (POUvoir-TECHnologie-ARgent-MAsse) plutôt que *capitalisme*, mais je crois que ce dédain tient surtout au caractère peu euphonique du mot, ou pire, au côté un peu ridicule et caricatural qu'il évoque. Mais je tiens bon : il s'agit bien d'un *organisme* composé de ces quatre dimensions indissociées, et non pas seulement de l'une d'entre elles, ou même de la surdétermination par celle-ci ou celle-là¹⁰.

Puisque, dans cet opusculé, nous nous sommes réduits volontairement à l'os de la pensée, il faut

¹⁰ Toute la discussion des Communistes Français sur le Capitalisme Monopoliste d'Etat me semblait un peu vaine, biaisée. La tentative de Paul Boccara de relier grand capital et gestocratie publique fut méritoire. Mais il sous-estimait la technocratie comme « brin » inévacuable du processus de massification pathogène. Or la fascination technologique est un ressort puissant de cette folie collective que nous vivons. Ne parlons pas de la masse, adorée par ces croyants « athées » comme force tellurique.

maintenant passer à l'autre volet de la question de la masse : qu'est-ce qui produit cette tendance dans l'Humain ? S'il ne s'agit pas d'un grégarisme, nos ancêtres primates ayant ressemblé davantage de ce point de vue aux petites bandes de chimpanzés, qu'aux foules de Babouins !

Rendons hommage à Charles Darwin sur ce point (et reconnaissons au moins une certaine proximité avec Pascal Picq) : nous ne sommes pas une espèce naturellement proliférante et nos traits génétiques principaux datent encore de la longue période préhistorique où nous nous limitions à quelques dizaines d'individus, avant que *la parole*¹¹ ne nous permette de nous agglutiner par centaines, milliers, millions et désormais milliards.

Donc : *pourquoi et comment la masse nous est-elle advenue comme besoin et comme cause principale de notre déviance collective par rapport à Gaïa ?*

Pourquoi sommes-nous « à la masse » ? (et pas seulement « à l'ouest ! »)

La masse est une hallucination représentant le groupe et finissant par *constituer* le groupe à sa ressemblance. Elle fonctionne parce que le groupe apparaît toujours au sujet de la parole en formation comme une masse énorme, voire comme LA masse absolue : la culture humaine dans son entier, à telle époque et pour tel groupe lié par un mécanisme identitaire. Elle est la référence ultime de tout prestige. Ce dernier est toujours institué symboliquement car il n'a aucune base génétique totalement

¹¹ Comme force motrice du langage humain, et non l'inverse, selon l'erreur acharnée du structuralisme.

probante. Au-delà, viennent l'antagonisme, le concurrent, l'ennemi et non plus la souveraineté.

Pour qui, chez qui cette hallucination existe-t-elle et pourquoi ?

La seule théorie qui tienne à ce propos doit partir du collectif *réel* lui-même, en tant qu'il pourrait être plus grand. C'est un phénomène évolutionnaire centré sur l'avantage adaptatif d'un grand nombre coordonné : celui-ci assure la victoire et la survie sur des champs de bataille et des terrains de chasse intra- et interspécifiques. Mais comment le constituer, dans une espèce qui, depuis des millions d'années, s'oriente vers une logique de bande, de petit groupe ?

Il faut bien que quelque chose arrive alors qui *capture* les individus dans un « désir » d'être plus nombreux comme membres d'une même entité idéale et prégnante justifiant leur solidarité dans la guerre comme dans la paix.

Cette « chose » ne peut être une mutation surgissant dans un individu et sa descendance, à moins de considérer que son effet devra attendre le moment où suffisamment d'individus contemporains existeront pour enfin s'exprimer ! Il n'est pas très plausible -bien que ce soit l'hypothèse à déduire de la position de Chomsky- d'imaginer qu'un gène de la parole existe plusieurs générations *avant* que l'on ne se mette à parler ! Cette idée vaut pour des traits de socialité qui favoriseront ou soutiendront l'émergence du symbolisme partagé, mais pas pour expliquer son entrée en fonction.

Encore une fois, il vaut mieux partir du *collectif idéalisé* en tant que cette *imago* cherche - féroce-ment ?- à susciter chez « ses » membres une

pensée, un affect et un comportement. Elle peut obtenir cela par des rituels (proches de ceux existant chez des oiseaux ou d'autres primates) incitant fortement les individus à répondre avec empressement et conviction à cet appel, et cela toujours en l'absence relative d'une propension naturelle.

C'est ici que se niche la « trouvaille » de la culture humaine, qui n'a rien à voir avec le miracle de l'intelligence technologique imaginé par les auteurs de *2001, Odyssée de l'espace*, scénario spectaculaire mais témoignant d'une certaine naïveté d'Arthur C. Clarke et de Stanley Kubrick dans le domaine des disciplines de la culture.

2. Formation et maintien de la « faille culturelle » organisant la domination fatale de la masse.

Très tardivement, la science positive commence à reconnaître l'importance de la culture dans le changement des formes et nombres de la population humaine. Le Collège de France se rattrape lui-même avec à peu près un demi-siècle de retard : dans ses passionnantes conférences sur les « hommes modernes », le professeur Hublin implique certaines découvertes qui corroborent enfin les conjectures de son fameux collègue Claude Lévi-Strauss : les Humains modernes (au sens de l'espèce contemporaine) sont les *seuls* animaux symbolisateurs.

Autant les fabricants *d'outils-images mentales* sont des primates évolués (même pour ce qui concerne les pierres taillées jusqu'à un certain stade de complexité des éclats), autant les inventeurs de « signifiants » pouvant servir comme principes de fabrication d'outils dans des matériaux différents et extension de ces principes abstraits à des usages variés ne sont *que* les « hommes modernes » et plausiblement ceux qui envahissent le monde *via* l'Afrique à partir de 80 000 ans avant le présent. Deux esquisses de preuves sont avancées désormais : l'une, en génétique des populations, fait état d'une modification assez subite dans les courbes de diffusion de la variabilité -ce qui implique une structuration endogame des « peuples », et par conséquent une symbolisation des apparen-

tements et accouplements licites (ce qui rejoint exactement l'idée lévi-straussienne de « structure élémentaire de la parenté »). L'autre est un objet archéologique : le *nazarius perforé*, répandu sur toute l'Afrique et sur la voie de passage moyen-orientale vers l'Eurasie. Nous renvoyons le lecteur aux conférences du Professeur Hublin (sur Youtube) pour plus de détails, mais, pour nous, « spécialistes » de la culture humaine vue de l'intérieur, cette circulation géante -probablement sacrée et économique en même temps- est une base importante de compréhension du phénomène. L'institution quasi-universelle du perçage de ce petit coquillage, telle qu'on ne peut lui découvrir aucune fonction immédiate et pratique incite fortement à penser qu'Homo vient d'entrer dans le domaine du symbolique¹², et que cela a produit d'emblée un effet ... de massification.

Il existe d'autres faisceaux de présomptions convergeant vers la même hypothèse : celui concernant la linguistique comparative et la théorie d'une langue primitive commune issue des mêmes mouvements de populations. Celui de la « mythologie

¹² Nous ne saurons peut-être jamais ce que représentait ce signifiant du « perçage », mais nous oserions suggérer à nos savants collègues de chercher du côté d'une représentation de la bouche comme appareil « portable » de production d'une voix chargée de signification. Les Humains « parlants » seraient ainsi eux-mêmes des êtres « perforés » à la fois physiquement (l'appareil phonatoire est un instrument à vent) et symboliquement : la voix transporte une parole qui n'a rien à voir, au fond, avec le son en lui-même, mais avec des modulations signifiantes d'un pacte, qui passeraient aussi par la danse, le tissage, la peinture ou la sculpture, voire l'édification de monuments.

comparative », qui répond à des orientations très proches, car il semble que des « familles de mythes » aient connu une certaine répartition géographique compatible avec le mouvement d'occupation de l'Eurasie par l'homme moderne.

Cela commence à faire beaucoup pour une seule science ! Et désormais la résistance platement « rationaliste » qui fait traditionnellement *couple conflictuel* avec la résistance religieuse fondamentaliste, devrait commencer à se dissoudre face à une plausibilité montante : oui, l'humain parlant émerge assez longtemps après 100 000 ans avant le Présent, sur une base anatomique en continuité directe avec celle acquise pratiquement depuis des centaines de milliers d'années, mais il se trouve contemporain d'une fulgurance culturelle, un démarrage en flèche de la diversité des innovations, lesquelles ne semblent pas pouvoir se manifester sans ... la parole et son soutien conventionnel : le langage symbolique.

Qu'est ce que la parole ? Il est tout de même extraordinaire que ce fait absolument banalisé et qui est acquis par nous tous (ou quasiment) dès la petite enfance soit toujours en 2020 un mystère pour ladite science. Le savant le plus érudit et le plus intelligent se révèle toujours incapable, sauf exceptions et très partiellement, non seulement de comprendre *ce que nous faisons quand nous parlons*, mais d'admettre ne serait-ce qu'un minuscule éclat de vérité quand à cet acte (qui l'engage comme nous tous).

Car *c'est un acte* (pas seulement une action), et jusqu'ici, à ma connaissance, seul John L. Austin en a effleuré à tâtons la reconnaissance formelle dans quelques conférences datant déjà de soixante ans. Je

ne parle pas de la tradition psychanalytique qui se construit sur la parole, et que seul jusqu'ici Jacques Lacan a tant soit peu théorisée, en termes quasi-poétiques, mais résolument comme ce qui, si cela n'existait pas, réduirait simplement la culture humaine « à rien, absolument rien ».

La série de conférences austiniennes sur l'acte « performatif » qu'est, finalement, *tout* acte de parole possède un titre, bien évidemment mal traduit en Français (nous sommes coutumiers du fait avec pratiquement tous les grands ouvrages étrangers) : *How to do things with words* devient en effet « Quand dire c'est faire », ce qui estompe la dualité anglaise du mot « word », à la fois « mot » et « engagement », par exemple dans l'expression : « I give you my word »¹³.

N'entrons pas, avec les épigones austiniens, sortes d'huitres cherchant à transformer en perle morte le petit crabe agité qui les pénètre (Austin, en l'occurrence), dans la subtilité des différences entre locutoire, illocutoire et perlocutoire, qui a tant immobilisé des philosophes aussi importants qu'Habermas. Ces fragiles *distinguo*, considérés par leur auteur comme des accessoires de construction, n'en valent pas la chandelle : chaque acte de parole est *tout cela en même temps et solidairement*. Il se sert toujours d'un objet extrait du réel (que ce soit la

¹³ La trahison est encore plus grande dans l'habitude de nommer « acte de langage », ce qui est « acte de parole. » Cette trahison majeure de la pensée d'Austin bouche littéralement la voie d'une compréhension du phénomène humain qui nous occupe. On pourrait paraphraser Austin sur ce point : « comment rendre les actes incompréhensibles par des mots visant leur compréhension. »

salière ou le beau temps) pour impliquer un sens social et obtenir un retour, une réponse à son engagement ainsi symbolisé.

Nous voilà à pied d'œuvre, enfin (déjà 29 pages !).

Car le problème énorme qui est devenu le nôtre comme espèce massive et invasive se cache probablement sous ce point précis. Encore faut-il *vouloir* s'y arrêter au lieu de l'ignorer et de le refouler dans l'oubli et l'insignifiance ! (Cela fait partie dudit problème et nous en traiterons immédiatement après).

Reposons la question sur la table en termes plus « appropriés » : qu'est-ce donc qu'un acte -non de langage- mais de *parole* ?

Parler, c'est s'engager mutuellement avec des interlocuteurs dans un acte de *débat d'une proposition de détermination*. Complétons tout de suite... cette proposition : l'engagement, à savoir l'acte lui-même, n'est pas « parlé » (on ne parle pas de ce que l'on est en train de faire en parlant, sauf à en faire un objet et non plus un acte). Il est engagement à soutenir ou à modifier la proposition de détermination, pratique que l'on appellera « discours » (cours d'un dire).

Un discours comme objet de l'engagement de la parole *n'est jamais la parole elle-même* : on retrouve cette distinction dans l'opposition « énonciation / énoncé » que les psychanalystes ont travaillée, après les anthropologues structuralistes. Or si, comme le souligne avec mordant et constance Jacques Derrida, le sujet de l'énoncé se « dissémine » dans les textes, le sujet de l'énonciation, ou « sujet de la parole comme acte l'engageant » est au contraire tout-à-fait condensé en un point symbolique (mais aussi ceux, associés, de la capacité imaginante et du corps de l'individu

parlant). Ce point symbolique a ceci de particulier qu'il ne peut jamais être un énoncé ou un discours. *Jamais*. Du seul fait de la logique fondamentale de la culture : seul un être s'engageant dans l'incertain, et représentant même cet incertain comme gage de sa liberté de locuteur, peut être le sujet de la parole. Autrement dit, *le Sujet, le seul réel, à savoir celui qui s'engage physiquement dans la parole, n'est qu'un représentant de ce qui est soutenu comme inindéterminable*. Ceci, non en tant que « fait matériel », mais en tant que *réalité du devoir comme fait culturel* par excellence, source de l'engagement, unique valeur (et donc validité) d'un acte.

Le caractère logique de ce fait culturel peut s'exprimer ainsi : à supposer que le but de la parole comme phénomène social, soit un partage de la détermination des objets, une institution collective de la « responsabilité » (répondre de la chose en s'engageant comme sujet de son discours), *il ne saurait exister de sujet prédéterminé*. Pour une raison très simple : si le sujet était prédéterminé (fut-ce par les appareils idéologiques d'Etat chers à Althusser, ou par les gènes chers à l'auteur de « l'homme neuronal »), alors *l'acte* de parole n'existerait pas et nous ne pourrions nous engager à déterminer les choses de ce monde dans la parole partagée.

Pourquoi ? Parce que le sujet seulement « imputé », c'est-à-dire socialement imaginé comme personnage situé par la société des parlants n'a plus aucun droit à se faire valoir comme origine de la parole. Il ne peut plus s'engager dans un acte puisqu'il n'est qu'un émissaire, voire une photocopie d'un

modèle déjà institué entièrement. Il devient un robot, un avatar de la Matrix, un simple élément d'un algorithme, mais pas un « auteur » source de parole valide. On peut le dire autrement : il ne peut être « adhérent » à un groupe, ni « frère », ni mère ou père, ni « concitoyen », ni « membre », parce que son engagement disparaît comme tel pour devenir une simple apparence d'autonomie sur fond d'épinglage sémantique.

Althusser ici, dans sa folie philosophique, a donc tort, et même Bourdieu, qui était loin d'être fou, quant à lui, s'impose une folie quand il prétend qu'on peut réduire le conflit entre patron et ouvrier à une opposition pure entre signes de la différence sociale (« une gorge d'employé » parlant à une gorge de col blanc ou d'actionnaire).

Ne croyons surtout pas que la parole soit réservée aux « sociétés traditionnelles » : elle est consubstantielle de l'Humain tant que celui-ci ne devient pas une machine. Et s'il le devient, la stabilité acquise est celle de la mort absolue. Dans la parole « vive », qui reste donc au cœur de toute socialité humaine (bien qu'elle tende à être détruite par les hiérarchies qui en font des commandes, et par les médias qui en font des répétitions de modèles saturants « d'opinions »), il n'est d'autre sujet qu'un parlêtre *supposé* libre de sa parole. D'autre sujet que celui de la parole.

Attention : non pas libre de dire et faire n'importe quoi, ou encore de choisir entre paradis et enfer comme dans le « libre-arbitre » chrétien, mais bien plutôt obligé de ne s'appuyer que sur sa propre indétermination par autrui et lui-même pour décider de participer ou non aux procès de parole (toujours

pluriels et toujours conduits en produisant un « collectif conversationnel »).

Il s'agit bien entendu d'une fiction, mais c'est la fiction fondatrice de toute culture humaine. Si l'on relève le défi d'Isaac Asimov sur l'avenir des robots humanisés, on peut se fier à l'énoncé suivant : les robots ne pourront être considérés comme humains que lorsque fonctionnera suffisamment la fiction qui fait croire à tout le monde qu'ils participent à l'acte de parole en tant que « parfaitement libres de la refuser ».

Notons d'emblée le paradoxe inamovible de cette incroyable invention d'une « transcendance immanente » : la détermination collective des choses, du monde, des places et positions de soi et d'autrui, etc., n'est possible que grâce à ce pacte implicite d'une indétermination mutuelle des sujets de la parole vive.

Disons-le encore autrement pour les têtes dures, bloquées dans leur panique de la liberté : sans *croyance* ferme de tous dans le fait que chacun participe « librement » à la parole et donc sans prédétermination absolue de son engagement, nous ne pourrions débattre pour décider quoi que ce soit. Parce que cette défiance contraindrait tous les Humains à la façon de certains psychotiques : il faudrait remettre en cause chaque mot, chaque proposition, chaque métaphore, chaque discours, chaque convention langagière, et remonter au point où, détricotée entièrement comme un vieux pull, aucune parole, même « mathématisable » ne serait plus possible sans fondement toujours antérieur à elle-même.

Nous serions au mieux redevenus des animaux non parlants, et le cours de la préhistoire paléolithique reprendrait (tranquillement ?) après l'explosion-

implosion finale, ceci au milieu des déchets-souvenirs devenus illisibles- d'une période de triomphe énigmatique du mécanisme.

De petits esprits sarcastiques pourraient ici chuchoter « bon, c'est donc bien ce qu'il faut faire pour en finir avec *notre monstruosité culturelle !* ».

Nous ne sommes pas de ceux-là. Ce qui nous impose précisément une « responsabilité » dans le débat. Car la question cruciale devient alors : pourquoi, si le sujet « indéterminé » de la parole est si important pour déterminer ensemble les choses, et par conséquent, pour former des groupes d'entente autour de discours collectifs admis -ce que Gilles Châtelet appelait « métaphores orchestrales »-), pourquoi, puisque la condition du collectif plus grand et plus puissant est le maintien d'un sujet libre de détermination par l'autre sujet, ledit collectif s'acharne-t-il à détruire ce *sujet tenu pour libre* pour finir par former des masses suicidantes, telles que la masse actuellement mondialisée ?

Progressons pas à pas : la réponse commence à montrer le bout de l'oreille. Parce que, dira-t-on en première approximation, il existe quelque chose dans le collectif qui barre la reconnaissance immédiate et pleine de la nécessité du sujet indéterminé pour la détermination collective. C'est sans doute la bonne direction pour comprendre, car les autres hypothèses ne répondent pas à la règle d'Occam (aller à l'explication la plus simple), ou encore retombent implicitement sur la fatalité ontologique (avidité et agressivité du primate humain, etc.)

Eh bien, opérons comme Harpo Marx pour faire « avouer » à un locuteur ce que son mutisme lui

interdit d'exprimer : ce qui fait obstacle à l'indétermination comme devoir, c'est le devoir de détermination qui est le *but collectif* de la parole !

Autrement dit, nous tendons tous à confondre les sujets avec les objets de nos discours, ce qui est facilité par le fait qu'aucun débat social ne peut se soutenir comme procès de parole si nous n'objectivons pas un tant soit peu les autres participants (et nous-mêmes) en tant que « positions », « protagonistes », etc. Ce que nous nommons ici « personnages sociaux », et qui tiennent place et rôle des sujets, ne serait-ce que pour pouvoir... en parler.

Autrement dit, nous éprouvons d'autant plus de malaise, voire de peur à admettre l'indétermination des sujets (que nous pratiquons tout le temps en parlant à d'autres semblables) que 1) le but de toute parole est de finir par s'entendre sur un discours commun renforçant le collectif, et que 2) ce discours doit, à un moment ou un autre, déterminer la place et position des participants humains, telle que cette détermination permet de construire un droit des gens et des biens, une règle de fonctionnement, etc.

Nous éprouvons donc tous -bien que variablement- le sentiment que si nous ne nous déterminons pas mutuellement, nous allons « agresser » le collectif, le mettre à mal comme idéal, ce qui n'est certes pas de notre intérêt, aussi bien personnel que « général ».

Ce sentiment peut être si fort qu'il occulte, étouffe, refoule voire fait disparaître la conscience du *rôle éminent et irremplaçable de la fiction du sujet « libre » dans le maintien du collectif réel.*

Notons à ce propos la relative maladresse de l'esquisse imaginée par Freud en contrepoint de ce

qu'il appelle le « surmoi ». L'intérêt de cette notion (construite à partir du rôle central attribué à un « moi » conscient et autorégulateur), c'est qu'elle rappelle le caractère fictionnel, imaginaire, d'un groupe fantasmé par l'individu. Le Surmoi -qui n'est qu'une variante « collectiviste » du Moi- n'est donc pas le collectif *réel*, ni même symbolisé par les termes qui tentent de le « dire », mais une véritable hallucination entretenue qui, telle Dieu, n'est que l'animation nocturne et diurne de nos rêves. Le problème, qui transforme le collectif réel en masse tout aussi réelle, c'est que cet imaginaire est pris en charge par le groupe qui s'affuble de ses élucubrations comme si elles le reflétaient vraiment. Et cela se comprend : comment empêcher nombre d'individus formant un groupe réel d'influer sur ce groupe *pour qu'il ressemble à ce qu'ils en imaginent* ? Cela dit, ne nous y trompons pas : le « Surmoi » présent par cette prise en charge dans le collectif réel n'est pas l'essence de ce dernier. Tout se passe comme s'il était rendu malade de sa propre imprégnation par les imaginaires individuels multipliés.

Continuons un instant sur la topique freudienne : les deux autres personnages en sont le « ça » et le « moi ». Leur approximation et leur centrage par le « moi » peuvent conduire à une vision faussée. D'une part, le « ça » qui s'opposerait frontalement au « surmoi » social serait, peu ou prou, ce qui provient du corps de la personne, et de ses « pulsions » internes. Or c'est *moins* ce « ça » qui s'insurge contre le Surmoi *que* le Sujet indéterminable de la parole. Le *ça* pourrait au contraire apparaître comme une concaténation de déterminations physiques et

mentales absolues. C'est d'ailleurs pourquoi la science « positive », animée par la horde des esprits les plus terrorisés par l'incertitude, veut à tout prix imposer l'idée que le « mental » est entièrement déterminé, et par conséquent un jour ou l'autre lisible sur des écrans d'imagerie cérébrale. Ce que les membres de cette horde, hélas soutenus par une vaste proportion d'humains fascinés par les prouesses de la technoscience ne veulent absolument pas comprendre ou admettre, c'est que cette lisibilité des processus physiques de la pensée ne changerait rien à *l'incertitude découlant du devoir de parler*.

On aura beau voir des parties du cerveau changer de couleurs et de longueurs d'onde, des neurones s'activer pour produire telle image mémorielle ou même telle règle grammaticale, cela ne dira *rien* de la loi culturelle que se sont donnés les primates humains depuis moins de cent mille ans pour permette aux individus de s'associer efficacement dans l'accomplissement de l'acte de parole.

Or, à l'opposé du spectre culturel, et contrairement à ce que croient certains scientifiques fascinés, à l'inverse, *par* la psychanalyse, on ne pourra jamais découvrir ou symboliser strictement le « signifiant zéro », en le dénotant de celui de la linguistique structurale de Jakobson, tout simplement parce que les signifiants sont toujours des représentants de ce qu'ils ne sont pas, des porteurs de valeurs (et parfois de valises), mais jamais ces valeurs elles-mêmes. Ceci veut dire qu'aucune structure « encadrante » (comme celle du *taquin* constitué autour d'une case vide) ne peut rendre compte d'un « *principe d'incertitude* » *formé en tant qu'obligation morale*.

Il existe certes une ontologie un peu cachée sous l'obligation sociale à s'engager dans l'acte de parole : à savoir qu'il serait possible, dans le réel, de distinguer l'incertitude de la certitude. Or même ce socle-là finit par entraîner le bégaiement et l'effondrement de la conviction. Car, dans le réel justement, si nous pouvons être relativement certains de certaines choses, nous ne sommes pas capables de déterminer l'incertain ! Nous sommes dans le régime de ce que les Anciens appelaient *l'apeiron*, l'ouvert. Affirmer, en parlant (en tant qu'acte et non que contenu d'un discours), que nous « choisissons l'incertain comme fondement de notre être » n'est donc, en soi, qu'une projection sur l'indicible. En d'autres termes, nous nous engageons sans savoir même sur quoi nous nous engageons, et cela non pas par ignorance -cote ou pas-, mais par *devoir de non détermination*.

On peut admettre, sans aller plus loin, qu'il y a là un facteur d'angoisse pour les membres de l'espèce qui choisit ce type de fiction comme base de sa vie sociale. Nous nous contenterons ici d'ajouter à ce constat un pronostic sur ses incidences au cours de l'histoire de cette espèce. Résumons-en les termes : l'humanité dite « moderne » (ainsi que ceux des Néandertaliens, Denisoviens et autres compagnons de route que nous avons élégamment absorbés dans notre patrimoine génétique majoritaire) est travaillée par *l'angoisse de devoir être des sujets*. Et c'est cette angoisse qui contient toute l'énergie nécessaire pour comprendre la dérive de cette humanité vers l'excès... et le décès que ce dernier implique à terme rapproché.

La question, maintenant va se dédoubler :

1) comment reconnaître les traces de cette angoisse au cours de l'histoire passée et présente, de sorte que nous ne nous trompions pas -ou le moins possible- sur la cause pathologique générale à traiter ?

2) Une fois bien « déterminé » (discerné, rendu décidable, etc...) le problème, en s'entourant de toutes les précautions possibles pour ne pas sombrer dans l'effet paradoxal qui lui est essentiellement associé, est-il possible d'envisager un soin, une thérapie qui ne se révèle pas une autre facette du mal, ou pire que lui ?

3. Comment discerner la source de la tendance à la « massification » du groupe humain ?

Il ne faut pas confondre avec la « massification » la tendance immémoriale à la formation d'un groupe solidaire plus puissant et plus vaste, qui est sans doute la réponse de l'humanité dite « moderne » (à savoir issue *d'homo sapiens* depuis plus de deux cent mille ans) au problème de l'adaptation sociale pour survivre... à la guerre. Cette tendance est cause directe de la parole comme solution pour amplifier le groupe et sa cohésion, dans des conditions de compétition aggravée entre espèces proches (notamment dans la partie nord-saharienne -alors « verte »- de l'Afrique, mais marquée d'épisodes desséchants toujours plus fréquents). Cela au détriment des modes de domination traditionnels internes au groupe (adultes *Alpha*, etc.)¹⁴ et en promouvant le pacte entre individus, dès lors dotés de « subjectivité » (c'est-à-dire d'assujettissement à ce pacte). La massification, on l'a vu, est, à l'intérieur de cette fonction, une orientation poussant *au contraire* à

¹⁴ Le mythe freudien de la castration du chef de horde trouve ici sa « vérité » *dans la seule logique de la parole partagée*. Un ultra féminisme s'active aujourd'hui à déconstruire la notion d'*Alpha*, mais, même écorné et relativisé, on en aura longtemps besoin pour décrire les luttes « politiques » dans nombre de groupes animaux, et notamment les chimpanzés, voire les macaques (pour les hiérarques femelles).

minorer et détruire le rôle du sujet de la parole dans la croissance et l'organisation du groupe. Nous avons soutenu l'idée que cette massification constitue la pathologie majeure de l'humain parlant, quand bien même elle s'accompagnerait d'inventions « facilitant » la vie du grand nombre.

Nous avons ensuite mis le doigt sur une cause générale plausible de la massification : l'angoisse de l'incertitude imputée qui *doit* caractériser le sujet de l'interaction entre parlants, si l'on veut obtenir de chacun *une adhésion valide au groupe* (et non pas seulement une soumission d'esclaves, ou une discipline de petits soldats robotisés). Le problème face auquel nous nous trouvons maintenant est de rendre compte de cette angoisse, de telle manière que nous saurions reconnaître des symptômes de la massification au dessous des formes de reconnaissance mutuelle des sujets, et cela même quand, au premier regard, on a affaire à une signalétique idéale du « vrai sujet ». Ce travail de criblage nous permettra, chemin faisant, de préciser ce que nous entendons par « pacte mutuel d'indétermination » comme contenu de l'acte de parole. Ce que nous connoterons alors comme « le vrai sujet » n'est pas le « Moi » freudien, parce que ce dernier n'est qu'un navigateur, plus ou moins habile et contraint, entre la détermination physique et la détermination sociale telles qu'il les imagine et surtout les croit réelles.

La principale pathologie de ce *Moi* devient alors ce que nous nommerions la *normopathie*, dont participent une série de névroses, lesquelles, du coup, *ne s'opposent plus* frontalement et linéairement au

« normal ». Elles le produisent au contraire comme agencement *contrarié* de tendances contraires.

Cela ne signifie pas que la topique freudienne soit nulle ni que le « Moi » n'existe pas, tel qu'il le décrit. Il faut simplement ajouter, avec Lacan, un personnage *bien plus important que ce navigateur rusé entre les deux rives oppressantes de la certitude du corps et l'imaginaire de la loi sociale*. Ce personnage est celui que le Sujet représente *ex officio*, en tant qu'il s'avance dans l'incertitude de l'acte de parole, quand bien même cette dernière serait truffée de marques d'angoisse et de désirs d'y échapper !

Sa présence factuelle et nécessaire -bien que toujours mal situable- décale et modifie cependant toute la topique freudienne : c'est elle qui polarise au fond les frissons de terreur et les refoulements du *Moi*, bien plus que les soi-disant instances réelles des corps physique et social. Car c'est l'incertain porté au cœur du Sociétal par ses sujets qui effraie le *Moi* beaucoup plus que le « père La Loi » et sa menace de punition (surtout pour les kanto-sado-masochistes !). C'est encore lui qui induit les multiples symptômes d'hypocondrie, laquelle n'est pas tant de se trouver toujours un organe malade que de savoir *lequel* l'est *indubitablement* ! En réalité, le *Moi* recherche *ce qui* dans ses deux corps (social et physiologique) porte la trace brûlante du Sujet en tant que principe d'indétermination *obligatoire*. Et il ne le cherche pas pour pour s'y faire, voire pour en jouir (sauf les poètes, peut-être), mais pour le refouler, le nier, le suturer, l'oublier. Notons sur ce point que toutes ces stratégies névrotiques admirablement dégagées par Freud (n'en déplaise à Billy the Kid-Onfray) n'ont

aucun besoin d'être mieux décrites que dans la tradition psychanalytique. Elles sont d'un usage varié et fréquent et ne concernent pas seulement l'angoisse de l'incertitude comme devoir. Même si elles sont ordinairement regroupées en « syndromes » auto-définis (par exemple, le rangement comme signal de l'obsessivité... qui est elle-même rangement progressif comme solution psychique à l'angoisse d'avoir à être au-delà de Père et Mère), on peut toujours voir en elles des fragments d'une stratégie générale « polypsychique » de tout être humain, dit normal ou pas, face au paradoxe de la culture : *être obligé d'être libre de s'obliger, etc...*

Notre propos n'est donc pas de redéfinir ou de reclasser les névroses, les psychoses et les perversions. En revanche, il nous importe de dessiner le procès logique conduisant tout un chacun de l'angoisse de l'incertitude consubstantielle du sujet aux comportements qui, les uns après les autres et au côté les uns des autres, produisent inmanquablement la massification et ses effets socialement délétères.

L'incertitude n'est pas angoissante *en soi*. Elle est aussi une stimulation de la curiosité pour l'humain comme pour nombre d'autres animaux. Elle déclenche la spéculation, l'interrogation, une non-quiétude modérée et factrice de réflexion. C'est donc un genre spécial d'incertitude dont il s'agit ici : l'incertitude sur « soi ». Dès-lors que nous parlons, nous sommes habités par la question de savoir qui nous sommes... quand nous parlons. Sommes-nous le sujet qui parle, ou celui qui s'entend parler ? Est-ce que s'entendre parler implique un dialogue intérieur entre deux sujets

(ou davantage) ? Sommes-nous chacun « double » (ou plus) ? Et cela simultanément ou successivement ?

Là encore, cette expectative n'est pas en soi angoissante et peut même être assez amusante. Néanmoins, il est important pour chacun de parvenir rapidement à une réponse sous peine d'enrayer le procès de parole. Nous ne pouvons pas nous engager aisément dans l'acte de parole attendu de nous sans opter pour un discours, quitte à découvrir seulement par la suite quel en est l'auteur. Cet engagement interrompt donc, comme un pari, une recherche d'identité, mais il l'interrompt en la laissant toujours dans une posture logique difficile voire impossible.

Si nous acceptons, par exemple, d'être la personne qui *répond* à un prénom, nous pouvons nous dire que ce sont nos parents qui l'ont choisi, mais nous sommes obligés, tôt ou tard, de reconnaître que cette personne ne peut être *réellement* considérée comme un exemplaire d'une nomination choisie dans une liste cautionnée par des millénaires de religiosité. Car s'il en était ainsi, pourquoi n'accepterions nous pas d'être « nommés » par un numéro de sécurité sociale ou tout autre signifiant social de l'individualité ?

Il en vient de même pour les noms de famille : pourquoi choisir celui du père pour l'enfant et pas celui de la mère de la mère ? Ou bien encore un nom absolument inventé dans l'instant ? Bien entendu, l'anthropologie culturelle sait que pratiquement toutes les solutions ont été explorées, appliquées... et modifiées dans toutes les sociétés. Elle sait aussi que ces dernières tentent généralement de les faire coïncider avec des structures sociétales en vogueur.

Mais aucune ne parvient à effacer définitivement et complètement la question insistante dans la vie mentale de la personne : et si j'étais *quelqu'un d'autre* que celui ou celle que l'on a nommé ainsi ? Et si j'étais vraiment a-nonyme en tant que corps vivant ?

L'exemple est avancé pour donner à sentir que cela ne va pas sans malaise¹⁵. Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas accepter sans malaise d'être des vivants que rien dans la nature n'a jamais tenté de « nommer » ? Nous trouverons certes un grand nombre de raisons à cette difficulté. La plupart ne sont pas sans aggraver ledit malaise. Ainsi de toutes les explications « fonctionnelles » situant l'individu dans un réseau d'obligations mutuelles reflétées plus ou moins par la nomination. De sorte que plus est « solide » l'explication de l'identité, et plus une autre source d'angoisse jaillit de l'incertitude : la certitude, au contraire, d'être réduits au personnage que les « autres » situent dans *sa place* par son identification enregistrée. Dès le départ même de l'acte de parole, nous sommes « interpelés » par le caractère problématique, difficile de la nomination : tout ensemble, celle-ci nous confronte à un manque et à un excès d'identité.

L'hypothèse soutenue ici, et qui semble la plus simple, c'est que c'est le caractère indécidable de l'incertitude (trop ou pas assez ?) qui constitue une expérience désagréable, au point que nous ne sommes pas en faveur de la revivre dans toute la force de ses

¹⁵ Freud parle de « malaise *dans* la culture » (évidemment mal traduit en Français par « malaise dans la civilisation ». Mais peut-être faudrait-il aller plus loin et parler de « malaise *de* la culture » ? (ce que n'hésite pas à faire Lacan. Nous y insisterions alors : *malaise inhérent à toute culture humaine*).

contradictions. Nous préférons l'atténuer, l'euphémiser, la distiller dans le temps et l'espace.

L'angoisse, dès lors, peut ainsi se définir : c'est le sentiment qui persiste à propos de l'identité quand les solutions pour l'éviter se révèlent inopérantes. Nous essayons alors de supprimer ou d'alléger ce sentiment par une drogue physique ou psychique quelconque.

Toutefois, nous ne pouvons pas y parvenir, parce que l'identité est une nécessité pour « soutenir une position discursive légitime » en société, et donc une position tout court. Nous ne pouvons pas accomplir notre devoir de « membres » en éludant l'acte de parole, celui-ci comportant toujours à la fois l'indétermination mutuelle comme « preneurs de paroles » et la détermination positionnelle comme « teneurs de discours ». Nous sommes réellement prisonniers de notre devoir d'être libres ! Et ce fait ne peut pas être vécu comme *complètement* agréable, même si la découverte de l'enfant de sa liberté d'exister *hors du regard de la mère* dans le stade du miroir est très généralement jubilatoire¹⁶.

Toutes les méthodes et stratégies pour séparer l'acte de ce caractère paradoxal désagréable ne peuvent que faire long feu. Qui plus est, ces échecs sont travaillés dans l'inconscient comme des « retours du refoulé », lesquels prennent souvent la forme de récits d'agression et de meurtre ainsi que de culpabilité et de peur de la punition qui leur sont associées. C'est toute la panoplie des glissements et condensations, des projections et des rétrojections qui

¹⁶ Sauf, peut-être *a posteriori* et dans la revendication créatrice pour Peter Sloterdijk, ou les frères-sœurs Wachowski, grands amateurs de « bulle » matricielle.

est ici mise en œuvre, et qui fut excellemment mise à jour par Freud. Cependant, il ne réalisa essentiellement ce travail qu'autour des pathologies psychiques, des « maladies de l'âme individuelle » dont il se faisait témoin dans la « conversation analytique » (l'analyste *témoignant* pour celui qui, dans l'analysant, s'entend parler). Or il est possible et nécessaire de comprendre ce qui se passe aussi entre les locuteurs, et cela à l'échelle même où les conversations se rejoignent face aux problèmes de société et sur les plateformes d'échange privilégié que sont les cultures nationales ou langagières.

De ce point de vue, deux types de « destinées de la parole » peuvent être découverts et suivis dans des historicités collectives et subjectives :

-L'un est relatif aux cheminements particuliers, spécifiques de chaque unité « conversationnelle », et aux orientations relativement durables qui s'y dessinent. Ainsi peut-on parler de « choix » culturels configurant la « personnalité » d'une masse donnée, comme les cultures anglaise, française, chinoise ou Khmer, etc. Il n'est pas loisible d'utiliser pour ces orientations massives contrôlées par le caractère linguistique ou national les concepts de la pathologie psychique individuelle, mais il est toujours possible d'en apprécier les correspondances.

-L'autre « destinée » peut se lire comme un cycle de conversation, un procès de parole canalisé dans l'épreuve de discours visant l'entente à une échelle supérieure (fonction unificatrice de la parole), celui-ci se dirigeant toujours vers une fermeture où l'élément « massif » ne peut plus être encore aggravé, mais où, au contraire, son évolution extrême « appelle » un

retour vers l'époque d'une parole plus libre et plus ouverte.

Nous allons décrire brièvement chacun de ces processus, avant de les situer les uns par rapport aux autres dans un diagnostic et un pronostic sur la massification mondiale actuelle. Mais auparavant, il nous faut conclure ce chapitre sur le « noyau pathogène » dans la culture de façon aussi claire et convaincante qu'il soit possible. Nous pourrions d'autant mieux en suivre ensuite les développements temporels discernables avec assez de sûreté. N'oublions pas en cours de route qu'il s'agit de comprendre pourquoi et comment le malaise, à propos de la question du sujet et de sa liberté nécessaire, tourne finalement le plus souvent en faveur de sa négation suicidaire par la masse, alors que dans l'origine constante du phénomène social parolier, le groupe ne prend conscience effective de sa solidarité que par l'intermédiaire du sujet de la parole librement participant et donc indépendant de toutes les « certitudes » concernant son identité¹⁷.

Introduisons ici la considération d'un facteur existant avant la culture chez les primates non parlants et probablement chez la plupart des mammifères : l'intelligence qui leur est accordée est mise en relation

¹⁷ Un lecteur qui estampillerait ce texte comme « psychologisant » ne ferait que démontrer son incompréhension : rien de plus social que la fiction nécessaire du Sujet ! C'est peut-être même l'effet sociétal le plus absolu ! C'est justement ce que la masse entend ne pas entendre, ce qui est suicidaire au sens (métaphorique) où un cancer vise à se suicider en tuant son organisme-hôte (ici : le collectif « réel » des Sujets se reconnaissant mutuellement dans la parole)..

avec la capacité de former des images mentales, des imagos intégrant des complexités de situation et de changement. Or, précisément, la parole, qui va permettre de passer d'une image mentale à une autre assez éloignée, en les jointoyant par le « symbole » ou marque d'un principe abstrait, ne peut opérer sa fonction qu'en mettant en doute, en « incertitude », en « abstention » la construction automatique de l'image mentale (séquence instinctuelle). On ne parvient ainsi à un stade supérieur qu'en mettant en péril le fonctionnement d'un dispositif inférieur.

Il est possible qu'il y ait une proximité entre l'encouragement maternel à voler pour les petits choucas et celui que les mères humaines prodiguent à leurs enfants pour marcher. Mais la différence devient incommensurable quand il s'agit de la parole. *Se lancer dans la parole* à partir de l'effort du babil imitateur est infiniment plus « risqué » que prendre son envol quand on a des ailes déjà exercées au sautaillement. On se lance vraiment dans l'inconnu, et l'encouragement par la mère porte sur quelque chose de presque incompréhensible dans son fonctionnement comme dans son utilité. Il n'existe pas d'*imago* du parleur disponible pour le petit apprenti en paroles. Il existe seulement une direction indiquant, dans le comportement maternel, une jouissance possible associée avec ce « lancement de soi » dans l'ouvert.

Donc, l'*imago* classique de nos espèces est déplacée vers sa négation radicale : *ne surtout pas être une image mentale !* C'est ici que survient la source élémentaire du malaise : alors que tout nous pousse, dans nos origines, à former des outillages mentaux faits d'emboîtements d'images, il nous est demandé -

par tous les moyens de chantage affectif dont dispose la mère adorée- de former une image de la non-image ! Pire : de former une non-image de toute image ! Cela afin de pouvoir parvenir enfin -entre parlants- au concept universel de chien ou de chat, voire de hamster. Processus qui est la condition du langage et qui tiendra à tout jamais son apprentissage à distance vertigineuse des méthodes neurologiques à la Dehaene (ce témoin du fond vestigial néandertalien au sein du Collège de France !¹⁸).

Processus douloureux donc, sinon traumatique (l'amour maternel faisant passer la pilule d'autant mieux qu'il ne se veut pas médusant). D'autant qu'une fois acquise, la parole conserve cette nostalgie d'une opération imaginante et de sa jouissance soulignée par Jean-Pierre Changeux. Je peux en témoigner en tant que bricoleur domestique impénitent : quelle joie quand j'ai retrouvé ma perceuse magique rien qu'en associant l'image de l'étagère à celle du geste que j'ai récemment accompli -et oublié- juste après avoir effectué le dernier vissage ! Bien sûr, l'image-idée-situation est une jouissance récompensée génétiquement. Mais justement : à *sa place* doit survenir le choix d'un vide et d'une absence, sous prétexte que cette ascèse nous permettra enfin de plus hauts faits d'armes ! Le caractère mitigé de l'acceptation du symbolique peut se remarquer constamment, même si

¹⁸ Encore que cette quasi-insulte envers la naïveté scientifique soit un peu injuste envers les Néandertaliens. Les Nazariens perforés trouvés aux côtés des crânes imposants de cette famille du genre humain démontrent à tout le moins qu'ils sont entrés *dans le symbolique* en suivant l'exemple des « hommes modernes » (et pas le contraire, d'accord !).

nous en oublions la douleur, et s'il procure également, en fin d'exercice, une joie encore plus puissante... bien que jamais sans mélange ! Jamais sans pointage d'un nouveau désir inassouvi ! La méthode générale pour écarter le souvenir de l'aspect négatif du devoir de symbolisation (association d'une chose avec une non-chose, à commencer par l'association d'un discours avec un engagement en parole) consiste à « refouler » une partie de cette expérience, ce qui signifie tenter de l'oublier. Ceci étant très difficile pour un cerveau de primate évolué, il y a seulement mise à l'écart dans l'insu, au risque constant d'un « retour du refoulé»... amplifiant alors le refoulement lui-même, etc.¹⁹

Ce mécanisme est aussi fréquemment usité par les collectifs que par les individus, notre questionnement devenant encore plus pointu à ce propos : pourquoi le refoulement va-t-il *surtout* porter sur l'évocation de la liberté du sujet ? Et beaucoup moins, à l'échelle historique, sur le malheur par la massification ?

La réponse la moins hasardeuse serait celle-ci : parce que, plus la masse se constitue et s'installe, plus la subjectivité comme « problème » devient une souffrance pour les participants au groupe, et plus s'accumule la puissance d'un *désir de refoulement de*

¹⁹ Certains praticiens affirment alors que le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose. Ce n'est pas tout-à-fait exact : le refoulement du désagréable est universel et général pour tous les actes, mais le retour du refoulé *aggrave* le refoulement, l'alourdit à chaque « tour » davantage. Pour notre propos, ce n'est pas le refoulement en soi qui est en cause, mais l'empilement des « retours du refoulé » qui finit par rendre l'angoisse incoercible et socialement dangereuse.

ce problème. Plus la masse, alors, se charge de ce désir diffus d'élimination de la souffrance. *Non que nous voulions, en situation de masse, éliminer le sujet*, mais bien plutôt que nous ne voulons plus entendre parler de toutes les difficultés qui enveloppent sa présentation, et même ses représentations. Nous tendons donc, en masse, à *négliger* l'effet de la disparition du Sujet, plus ou moins occulté par l'effet de la disparition des problèmes qui lui sont immanquablement afférents, et dont la désorientation liée au devoir d'incertitude est un déclencheur inévitable d'angoisse. Soulignons à nouveau à ce propos que cette angoisse comme souffrance est démultipliée par le degré de certitude programmatrice auquel atteint une massification géante.

Bien entendu, la destination d'une telle folie collective (ou plutôt d'un tel alignement du collectif sur les effets de l'angoisse individuelle) ne peut être qu'un retour, cette fois implosif-explosif, de la question du Sujet à la racine même de ce qui permet le collectif²⁰. En oubliant peu à peu -par refoulement de refoulements- la nécessité du pacte d'indétermination mutuelle présidant à tout acte de parole et désignant du même coup le sujet de cet acte, le collectif infecté par l'angoisse individuelle finit par envisager presque joyeusement sa propre destruction.

On n'hésitera pas à ce point à user d'une autre métaphore « inappropriée », mais néanmoins fort évocatrice : celle du renforcement progressif d'un cyclone. On sait qu'il lui faut au moins trois

²⁰ Ce que nous entendons plus haut par « cycle de la parole », et que l'on peut aussi entendre comme « cycle d'une conversation historique » aux échelles collectives.

composantes jouant dans le même sens : la chaleur de l'eau permettant la convection verticale d'énormes masses évaporées, la sensibilité du dispositif nuageux horizontal gigantesque qui en résulte à la force de Coriolis impliquant de ressentir l'attraction des pôles où la Terre tourne plus vite qu'à l'équateur, et donc de se mettre en mouvement latéral tourbillonnaire vers le Nord ou le Sud. Ce qui amplifie enfin une convection horizontale entre chaud et froid, et de ce fait, la traduction de l'énergie potentielle accumulée en vents d'une puissance de plus en plus grande. Jusqu'à être capables d'enlever du sol les Humains -climato-sceptiques ou non- les plus lourds. L'analogie avec la dérive de la subjectivité vers la massification est ici frappante (même si elle est limitée et à manier avec précaution²¹) : telle l'énergie calorifique produisant la masse nuageuse, l'échauffement du groupe par la question douloureuse de la subjectivité s'accumule avec sa croissance. De sorte qu'augmente aussi la volonté d'en refouler la mémoire et d'en interdire l'actualisation. Mais cette orientation finit par stimuler la *massification du collectif* qui accroît toujours sa pression sur la subjectivation. C'est ainsi que la masse finit par se mettre en mouvement sous l'effet de sa propre taille et densité, et à liquider toutes les « granulosités » résistant à son autonomisation dynamique. Elle ne « sait plus » qu'elle se dirige alors tout droit vers sa propre destruction.

²¹ D'autant plus que cela entre en phase avec la coïncidence *réelle* entre la massification humaine et l'augmentation des désordres climatiques dont le renforcement des cyclones tropicaux est une manifestation évidente !

Elias Canetti a observé ces phases différentes de la masse, comme celle de sa mise en mouvement, mais il ne les explique pas en profondeur. A un moment de son œuvre maîtresse (*Masse und Macht*), il existe une inflexion vers l'étude des individus monstrueux : déments et dictateurs, pensés comme volontés de « survie » cachées au sein de la masse. Il est curieux mais guère étonnant que ce Viennois use alors de l'exemple du délire du Président Schreber, celui-là même qui servit soixante ans auparavant à un autre Viennois pour caractériser la psychose. Freud, pour ne pas le nommer, avait aussi pris de l'avance sur Canetti dans la détermination de ce qu'il nommait déjà « le lien de masse ». Et déjà, il établissait un rapport entre ce dernier et l'amour d'un personnage unique, unifiant sa propre foule : le leader, militaire ou religieux.

Eh bien, sur ce point, nous *ne suivrons pas* dans cette valse nos deux Viennois célèbres : il n'existe aucune obligation intellectuelle pour souder la question de la masse et celle du führer. En tout cas, hors des époques où le charisme du chef se rend nécessaire pour conduire un peuple à la guerre totale.

Que la masse se constitue toujours davantage par écrasement des « Moi » individuels qui la composent, c'est un fait. Mais celui-ci ne s'accompagne pas forcément de l'occupation des esprits et des cœurs par l'image du chef comme « grand sujet » (dirait Dany Robert Dufour). Ne serait-ce que parce que le « culte de la personnalité » renforce le souvenir douloureux de la nécessité d'une subjectivité « libre » dans le groupe sociétal. D'autant plus douloureux, que dans le modèle charismatique, cette subjectivité n'est retirée

de chacun que pour être projetée dans l'unique « survivant » potentiel de la masse en question.

On retrouve cette thématique -au fond assez fallacieuse- dans *Cien Anos de Soledad*, qui, tout bien considéré, est un hommage au dictateur éternellement survivant, éternellement renaissant. Et en effet, le retour de cette figure dans les cultures sud américaines est bien un phénomène réel et impressionnant. Mais cette fatalité du retour du refoulé sous forme du dictateur (de Stroessner à Pinochet, de Somoza à Ortega, de Perón à Videla et à Bolsonaro, de Batista à Castro et des Castro à Chavez ou Maduro, du fantôme du roi portugais Sebastien aux dictateurs brésiliens, etc, sans fin assignable), cette fatalité, donc, qui semble spécifique de ces cultures, n'est pas facilement extensible à d'autres.

Elle se manifeste en effet, au regard de la démocratie nord-américaine, comme un état d'instabilité chronique, *où c'est bien le problème du Sujet qui revient sans être réglé*. La masse, en ce sens, s'y trouve éternellement redivisée, redéchirée, comme si elle ne pouvait pas former enfin son régime d'amplification régulière (lequel devrait conduire tout le continent, à peu près homogène autour de *la* langue ibérique, à l'unité espérée par Bolivar).

Certes, les masses les plus homogènes (comme la chinoise), impériales (comme la russe) ou au moins fort nombreuses (comme l'Indienne) favorisent des gouvernances autoritaires, centralisées. Elles ne sont d'ailleurs pas seules : l'autoritarisme personnalisé peut surgir partout, y compris dans de petits Etats fragmentaires. En revanche, les sociétés tenues pour les mieux « gérées », celles qui fonctionnent vraiment

comme de grandes machines bien réglées, n'ont pas besoin de *caudillos*. Leurs leaders, automatiquement évincés au bout de peu de temps, parviennent rarement à marquer les esprits, sauf en gesticulant sur des estrades temporaires. Leurs ministres sont quasi-anonymes, même pendant leur passage au pouvoir !

Les dictatures qui réussissent le mieux sur le long terme sont celles qui « imitent » ces *sociétés-machines*, et savent utiliser certains de leurs mécanismes décentralisés : ainsi de la Chine usant des séductions du marché libéral.

Pour revenir à la destinée fatale des pays latino-américains, elle est intéressante pour notre thèse parce qu'elle indique -avec un acharnement méritoire- que la « solution sociétale » combinant masse et dictateur fonctionne beaucoup plus mal que la solution « sans père » d'une société post-monothéiste qui a technologisé jusqu'à la totalité des relations humaines²². Du moins avant que cette dernière ne s'approche d'une implosion terminale liée à la détérioration du fait de parole en son sein. Ce qui nous fait proférer cette véritable hérésie digne d'anathème en terre psychanalytique : non, le Père n'est pas la métaphore ultime du Social massifié, quand bien même Freud avait tant de problèmes avec le statut de son propre géniteur qu'il voyait littéralement du père criminel partout²³. Ce qui vient après le Père -comme tentative

²² Proche de ce que Aldo Haesler nomme «la modernité capitaliste ».

²³ Ce qui est un symptôme assez normal pour un intellectuel de culture juive vivant en un siècle de déboulochage du père éternel, et s'essayant lui-même au quatrième monothéisme : celui de la matrix techno-scientifique. Je ne sais d'ailleurs pas si

de métaphorisation du conflit masse-personnalité- c'est plutôt le Robot comme appendice de la Matrix- *Mais, le problème insurmontable pour l'humain, c'est que ce n'est plus une métaphore* : seulement un algorithme de commande, trop vite adopté par les papas-Bobos, lesquels devraient se méfier de son effet sur leur propre paternité.

Pour le lecteur -que j'adore précisément parce qu'il va plus lentement que les autres- récapitulons quelques acquis précaires : au summum de sa croissance quantitative et qualitative, la masse n'a même plus besoin d'un *semblant de Sujet*, fut-ce au sommet de l'Etat : elle le supprime partout où elle le peut, et à tous les étages, dans toutes ses ramifications. Elle gomme son souvenir systématiquement et installe des récepteurs de retour de refoulé (des clapets-anti retour, dit-on dans le langage des installateurs de broyeurs pour toilettes), *des liquéfacteurs du problème subjectif*.

j'aurais voulu connaître mon arrière-grand père, ce collègue de Freud dans le service de Charcot à la Salpêtrière et qui passait son temps à expérimenter de petits systèmes d'électrocution bénigne des hystériques (j'en ai retrouvé plusieurs dans le grenier. Peut-être les vendrai-je un jour sur le Bon Coin. Cela intéressera sûrement des exemplaires actuels du sadisme médical).

4. Attaquer le processus de destruction de l'acte de parole sans dégâts collatéraux ?

Affirmons-le, hélas, péremptoirement : *c'est impossible !* Néanmoins, le présent propos n'en devient pas tout à fait vain, parce qu'il est peut-être possible, en revanche, de chercher et trouver des solutions sociales *limitant les dégâts* sans pour autant trop dénaturer l'objectif. En tout cas, s'il peut encore sembler impossible de contrôler des cyclones et de maîtriser le climat -ce que les plus fous des géo-ingénieurs mettent déjà en doute pour notre plus grande inquiétude²⁴-, une rétroaction de la culture humaine sur elle-même pourrait être envisageable, certes dans des conditions géopolitiques encore presque inexistantes. Et ceci au moins pour une période de temps que supporte notre capacité de travail et d'invention dans ce domaine. Ensuite, ce sera la tâche des générations suivantes !

La dernière fois que le problème de l'opposition masse / sujet s'est -massivement- posé dans notre secteur de la planète, ce fut lors de la bien que mal coordonnées par une cité centrale et sa loi interne, à un Empire relativement homogène, il a fallu inventer un pacte mythique entre le symbole du sujet souverain (oxymore s'il en fût) -l'Empereur-, et celui de la

²⁴ D'autant que la machine thermique qu'est le cyclone essaie, certes maladroitement et en cassant beaucoup, de refroidir la mer et le sol en y renvoyant des pluies diluviennes prélevées dans les hauteurs glacées jouxtant la stratosphère !

masse -l'ensemble des peuples-citoyens de l'Empire-. C'est ainsi que la métaphore du Père déjà déployée par le seul peuple juif comme son répondant divin *personnel*, a été mise à contribution dans son potentiel universalisable. Cette extension du Dieu unique à l'Empire unique (ou se voulant tel) s'est produite sous le signe de *l'égalisation* entre Père et Fils, Dieu et Homme. A noter que ceci s'établissant dans le royaume des cieux présenté comme hors-monde, constituait ledit royaume en imitation de l'empire réel et matériel. Un renversement coutumier parmi les ruses de la culture humaine.

C'était donc bien l'Empereur institué lui-même comme humain-divin (ce qu'il était déjà potentiellement dans le polythéisme hellénistique de Rome) qui passait alliance « fraternelle » avec son vaste peuple *d'honestiores* et *d'humiliores*, ou même d'esclaves bientôt affranchis. Le fait que l'empereur (Constantin) fut serbe importait aussi peu que la nationalité bulgare du Grand Alexandre qui l'avait précédé dans la plus grande gloire impériale.

Ce qui n'avait pas été prévu et chemina bientôt comme une faille préparant l'inauguration de deux nouveaux monothéismes -le régressif islamique et le progressif scientifique-, c'était que l'égalité père-fils ne pouvait être indéfiniment représentée par l'amour. En fait, la comptabilité des inégalités et égalités devait de plus en plus triompher, et préparer, au travers même de la querelle des universaux et celle de la propriété chère à Jean XXII, voire l'accumulation du revenu papal des indulgences et la révolte des banquiers protestants contre cet abus, la société dirigée par la

finance, les eaux glacées du calcul égoïste et par ses faux-Nobels d'Economie.

Dire que l'Islam était -et reste- un monothéisme *régressif* n'est en rien une insulte : la notion d'infidèle, martelée par le Coran et les Hadith, renvoie bien à une déviation qu'il s'agirait de *corriger en revenant* à l'essentiel véridique de l'écriture sainte (la Bible). Mahomet s'incline devant la leçon mosaïque qu'il lui faut *restaurer*, trahie qu'elle est tant par les incorrigibles bédouins païens que par les juifs hellénisés et les chrétiens finalement polythéistes (*via* la trinité). Réaffirmation s'il en est de la transcendance paternelle, l'Islam, ce troisième monothéisme, trahit pourtant aussi le premier qui façonnait véritablement, sous l'écriture, une relation intime entre Dieu et « son » peuple, relation privilégiée, vraiment gratifiante, qui, seule, explique le maintien forcené de ce type religieux au travers des âges. Le théisme juif pose d'ailleurs question à notre théorie, mais s'y loge admirablement bien, puisqu'il instaure le sujet souverain *dans* la protection irréductible de la famille nucléaire où il se niche, moyennant la pratique de quelques centaines (seulement !) de gestes rituels par semaine ! A noter (pour rire un peu, mais prudemment sous le manteau) que, dans son voyage aéroporté à Jérusalem (bien que contesté par Aïcha), Mahomet demande à Moïse d'intercéder auprès de Dieu pour diminuer le nombre d'obligations rituelles quotidiennes. A cinq par exemple. Et Moïse de répondre qu'il va voir ce qu'il peut faire.

Donc, pour résumer, les différents monothéismes n'arrêtent pas de faire évoluer la *métaphore paternelle* dans des sens opposés ou segmentaires, qui, peu à

peu, la dissolvent comme signifiant adéquat du sujet souverain (ou souverainement assujetti à l'obligation d'être libre !). C'est aussi une manière de dire que l'ensemble des quatre monothéismes occidentaux (le dernier étant la traduction scientiste de l'égalitarisme chrétien confié aux calculs du véritable Saint Esprit qu'est l'ordinateur), est en passe... de se trouver dépassé comme solution du problème anthropologique fondamental. Je ne vois d'ailleurs aucune autre explication au tsunami des déviances sexuelles qui submerge l'Eglise catholique du XXI^e siècle, et couronnant une crise de longue durée dont l'origine *est le dogme lui-même*, jusque là compensé par le « rempart » pontifical, épiscopal et presbytérial ainsi que leurs justifications hiérarchiques. N'oublions pas que la première grande église entourant la cour impériale était opposée à l'idée de *l'homoousie* (consubstantialité du père et du fils) et qu'il a fallu quelques siècles pour que cette dernière l'emporte dans les conciles (surtout Nicée). Encore l'a-t-elle fait sous de nombreuses conditions garantissant le maintien de conventions normatives pratiques. Mais, en un sens, le ver était dans le fruit théologique depuis longtemps, puisque par *l'égalité* inhérente à l'idéal chrétien *symbolisant* la mêmeté des divinités du Père et du Fils, le potentiel de démocratisation de la Chrétienté ne put que se diffuser -certes lentement- jusqu'à ce qu'il déferle dans le moment révolutionnaire. Notons que Sade, le plus conséquent des libertins contemporains de cette rupture, exigeait une complète destruction des barrières hiérarchiques présentes dans toute limitation parentale des plaisirs sexuels. Certes, il constatait que la loi humaine

décète qu'il existe des « mineurs » intouchables, des incestes interdits, mais si la loi divine, ayant pris de l'avance, autorise des attouchements et des copulations, pourquoi ne pas les pratiquer ? N'est-ce pas simplement l'une des facettes de l'amour ou du plaisir qui doit nous inspirer plutôt que la haine et l'indifférence ? En ce sens, Donatien Alphonse François (de Sade) ne fut qu'un révélateur tardif du potentiel scandaleux du dogme religieux « égalisateur », et il en demeura prisonnier par son besoin de personnages d'apparence vertueuse et sacrée pour mieux en exploiter la veine perverse²⁵. C'est seulement aujourd'hui, après l'effondrement des fictions et hypocrisies de la « famille bourgeoise », que l'Eglise elle-même a vu la réalité enfouie dans sa propre intériorité spirituelle exploser comme symptôme massif.

Observons que l'énorme appareil pédagogique laïque ayant remplacé la majorité des systèmes étroitement religieux, un même type de scandale s'y est trouvé déployé, bien qu'assez vite étouffé, celui-là, vu les intérêts bien compris des élites modernistes dans ce domaine. La même question s'y trouvait pourtant mise en jeu : l'atténuation progressive du surplomb de la position professorale (variante de la position paternelle) était vouée à libérer des comportements affectifs mutualisés !

Bien sûr, la libération des fantasmes est, aujourd'hui encore plus qu'hier, tout-à-fait inadmissible pour les gestionnaires d'une société de

²⁵ On le voit notamment dans sa nouvelle « *l'instituteur philosophe* », la plus courte, sinon la meilleure démonstration de notre thèse.

masse, sauf à réussir une triple séparation jusque là impossible : 1) séparation du monde fantasmatique et de la réalité physique des relations sexuelles. 2) séparation de la relation sexuelle et du processus reproductif. 3) séparation de la parenté biologique et symbolique et de l'élevage moral, affectif et cognitif des nouvelles générations.

On peut sans doute attribuer le frein puissant exercé contre une ouverture des vannes sadiennes aux difficultés rencontrées dans ces trois domaines. Cependant, fissurations et fragmentations y apparaissent : 1) Une pornographie poly-fantasmatique déferle sur Internet, visant aussi les plus Jeunes. 2) Les technologies de la procréation évoluent sans cesse dans la direction, bien au delà du contrôle des naissances, d'une maîtrise des processus vitaux par les industries médicales. 3) des poussées constantes s'exercent dans le sens d'un contrôle sociétal de l'éducation depuis les âges les plus tendres.

On pourrait, dès lors, pronostiquer une évolution « sadienne » de la politique de la sexualité, et plus généralement de la relation entre sexes et générations, qui serait d'autant plus débridée qu'elle serait d'un autre côté *très étroitement rapportée à une discipline sociétale impitoyablement verrouillée*. En ce sens, nous ne croyons pas que la protection de l'enfance et de la condition féminine soit l'effet d'une « résistance morale » ou d'une conjonction entre celle-ci et un humanisme éclairé, mais bien plutôt celui d'une faveur précautionneuse à l'avantage du progrès d'un contrôle sociétal direct sur les individus, *indépendamment de leurs différences et de leurs orientations sexuelles*.

Retenons ici que la « libération des mœurs », partie prenante d'un affaiblissement du système précédent de reconnaissance du sujet dans l'autorité du supérieur, a certainement libéré certaines exigences du « ça », et leur expression dans des populations maintenues artificiellement dans une ascèse trop rigoureuse. Ainsi du célibat des prêtres qui est une institution devenue anormale dans la gestion moderne des individus et des groupes, alors qu'elle pouvait, dans des temps plus anciens sous commande du modèle romain de la famille, représenter un comportement éthique seul compatible avec le service désintéressé des grandes fonctions sociétales²⁶.

Néanmoins, l'ouverture de terrains où la mutualisation directe (sadienne) des comportements deviendrait possible représente un risque évident de surgissement du problème de la liberté subjective à la surface de la masse socialisée. Il est donc essentiel de surveiller et de limiter cette apparition. Or nous pouvons déjà observer, en analysant le détail de la chose, que ce qui est visé est moins l'explosion des fantasmes et leur diffusion dans toute la population, même adolescente ou infantile, que la possibilité d'une gestion interactive directe de leur réalisation comme entité de base d'un pouvoir sociétal national voire universel.

Soyons clair : je n'ai aucune intention de promouvoir la pédophilie comme ordre social et je trouve l'évolution morale permise par le « rapt » de la

²⁶ Ce n'est pas un hasard si le célibat a d'abord et longtemps été réservé aux Evêques, plausiblement pour empêcher le népotisme de s'emparer des leviers du pouvoir civil. (lire les ouvrages de Peter Brown.)

conjugalité (et notamment de la définition de la consanguinité) par l'Eglise puis par les Républiques modernes assez cohérente avec le changement populationnel. Ces politiques ont plutôt préservé l'ouverture d'une société sans cela tentée par le repli localiste et endogame. Mais je ne peux m'interdire d'apercevoir la visée de long terme de ces politiques de contrôle collectif qui n'est pas, en premier lieu, d'assurer une liberté du sujet, mais bien plutôt de déterminer à *sa place* ses droits et devoirs. Et, au-delà, *de renforcer la définition même du sujet comme un « personnage » socialement prescrit dans tous ses actes, y compris les plus intimes.*

La théorie supposément « individualiste » qui régit cette société revient surtout à séparer l'individu de collectifs de référence plus étroits, et à en renvoyer directement la *gestion* à une instance supposée représenter le « tout » sociétal et en partager par délégation, l'absolue légitimité.

La « libération des fantasmes » agit ainsi un peu comme le lancer d'un filet pour capturer le désir, et finalement, sinon le tuer, du moins, le domestiquer, le mettre au pas et en ordre, comme si c'était possible. Tout cela au nom de la « libéralité » du Sociétal individualiste, en comparaison de l'esprit moraliste étroit des cultures plus petites. On peut en faire l'expérience : qui oserait aujourd'hui défendre l'idée qu'un groupe social restreint ou autarcique puisse développer une liberté individuelle plus ample que celle promu par le « Tous et Toutes » ? Il suffit de prélever quelques films comme « Vol au dessus d'un nid de Coucou », « Délivrance » ou « le Village », réputés appartenir au meilleur cinéma, pour concevoir

que c'est, au contraire, la peur de la relation directe, de l'institution fermée, qui prévaut comme idéologie « cultivée » dominante et rarement contrariée.

Je ne dis pas, encore une fois, que la peur de l'isolat, de l'autochtonie, qui remonte à bien avant Sophocle et à la mise en scène de ses Atrides, n'ait pas quelque raison d'insister historiquement. Elle est en même temps révélatrice d'un trait constant dans sa progression : la volonté massive de limiter ou d'interdire la liberté d'autodéfinition des gens et de leurs groupes restreints de solidarité. Le groupe de taille « humaine » est systématiquement déclassé au profit du plus grand, et cela s'accompagne toujours du déclassement du sujet de la parole directe, qui est aussi celui de la convivialité première des gens qui « se connaissent » dans la vie quotidienne. Rappelons cette évidence devenue indécise : jusqu'ici, la sexualité est le lien entre humains qui ne peut se passer *d'actes individuels*. Vouloir l'organiser globalement en fonction des intérêts présumés de l'espèce, c'est vouloir « libérer » l'individu de sa responsabilité la plus fondamentale : à terme, *c'est supprimer le sujet. Inversement*, -et c'est là où nous voulions en venir dans ce développement- *conserver la subjectivité comme la marque propre de l'humanité, c'est affronter la turbulence des passions et leurs conséquences parfois tragiques.*

Après la sexualité, prenons un autre exemple classique : celui de l'institution chargée de gérer, comme l'hôpital psychiatrique ou l'Ehpad, des « populations » définies à partir de leur pathologie ou de leur souffrance, de leur état de « dépendance ». Ce qui en est surtout critiqué comme inhumain, c'est

l'isolement qui transforme les personnels de ces institutions en gardiens de bagnes, voire en monstres opprimant des victimes impuissantes. Ce qui est moins évoqué, c'est que ces institutions sont au contraire directement et rationnellement gérées par des hiérarchies nationales centrales, voire par des fonds de pension multinationaux, et que c'est toujours « sur ordre » que les situations locales se dégradent, que les personnels se retrouvent démunis, leurs qualifications dégradées, et des comportements indifférents, autoritaires ou sadiques encouragés face à des Vieux rendus eux-mêmes hostiles quand ce n'est pas gâteurs (c'est-à-dire enfin « gérables » en tant que non-vivants non-morts)..

Ce n'est donc pas d'isolement que souffrent essentiellement ces institutions, mais de subordination au « Tout » en vigueur. Ainsi des administrations asilaires qui organisèrent la famine parmi les « aliénés » et les « débiles » pendant la deuxième guerre mondiale en France, en écho non avouable des politiques d'extermination en vigueur dans l'Allemagne nazie depuis l'élection de Hitler en 1933.

Ainsi encore, du corps médical germanique qui souscrivit très largement à cette « nouvelle » politique sanitaire. Aucun « isolement » en l'affaire ! Au contraire : subordination directe et entière au « plus grand groupe » légitime.

Ces différents exemples -auxquels on pourrait ajouter une foule d'autres- ne sont pas singuliers ni disparates. Ce sont des marqueurs nets, choisis certes en différents moments et lieux, d'une seule tendance *continue* (sauf contretemps) : un contrôle de plus en plus global et direct, sociétal et individuel de la

possibilité même d'un sujet de la parole qui puisse « s'autoriser de lui-même et de quelques uns », pour reprendre une phrase célèbre utilisée dans un autre contexte. Nous voici donc avertis et orientés malgré nous vers la reconnaissance de certains caractères systématiques de la massification : autoritaire ou libérale, moraliste ou débonnaire, encourageant la pluralité des fantasmes ou interdisant leur expression dans nombre de cas précis, la massification se dirige vers un but constant, balisé de tout temps : la suppression lente ou rapide des bornes protégeant la zone de liberté des sujets de la parole, à savoir des sujets humains tout court.

Il n'est pas inconsidéré d'admettre que, de ce point de vue, le « totalisme » a progressé dans le monde depuis la destruction politico-militaire ou économique des grands totalitarismes du XXe siècle. Et avec ce totalisme, la réduction subséquente de la liberté facilitant pour les sujets humains leur reconnaissance mutuelle directe dans l'acte de parole vive, laquelle est la seule qu'Austin acceptait comme « non étioyée ». Dans ce progrès du contrôle de masse sur les personnes et les groupes, l'informatisation (qu'on ne nomme d'ailleurs même plus, depuis qu'elle est passée dans l'infrastructure de la totalisation) occupe une place éminente, et à travers elle, le rôle assigné à l'angoisse de la liberté qui est si présente chez les millions d'ingénieurs et de pédagogues de la technoscience encadrant notre société. Un pas de géant a été franchi en ce sens depuis l'extinction des totalitarismes dans la direction d'une *réalisation de la Matrix*, si bien esquissée par les frères Wachowski au point que les deux sont devenus -bonnes ?- sœurs. Ce

qui est certes leur droit le plus absolu et que je ne leur conteste en rien. Sauf sur un point : le droit maintenu pour moi d'affirmer qu'ils-elles forment un symptôme parmi d'autres du succès de la fascination par la totalité maternante qui prévaut aujourd'hui sur la métaphore paternelle en train de tanguer dangereusement.

A contrario, nous sommes invités à esquisser les traits principaux d'un pacte (et non d'un contrat) entre une variante non-suicidaire de la masse et la reconnaissance du sujet humain devant rester libre de prédéterminations comme auteur de la parole soutenant tout discours et toute position. Pacte *certainement* menacé de dérive comme toutes les formes qui l'auront précédé, mais qu'il faudrait précisément armer au long cours.

Ce pacte, comme thérapie de l'actuel excès de la massification, devra sans doute s'appuyer sur une certaine organisation de repères. Nous pouvons d'ores et déjà en indiquer trois de première importance :

Il devra à la fois: -réhabiliter le prestige et le respect du libre sujet de la relation interpersonnelle, indépendamment des pressions du groupe totalisateur (notamment « l'humanité », imaginaire réinventé en même temps comme espèce et comme corps politique souverain, mais aussi la Nation qui la précède comme prototype local de l'universalité).

-contenir la force persuasive des « langages pratiques » ayant autorisé un déploiement excessif inexorable de la masse et de ses séducteurs, comme l'économie et l'informatique. Economie d'échelle promue par la logique du marché-monde, et instantanéité des communications mondiales et de la

réalisation de programmes logiques de renseignement et de commandement, ont été en effet des vecteurs importants de l'inhumanisation succédant à celle des totalitarismes du XXe siècle. Il faut en stopper la prolifération « « logique », en arrêter la métamorphose en norme obligatoire.

-construire les communautés de « mode de vie, de production et d'échange », qui, fondées sur le premier principe de prestige et de respect du sujet de la parole, se révéleront les entités les plus aptes à *faciliter* son existence, et à assurer sa protection contre les menaces constantes de l'orientation massive, si vulnérable à la gouvernance aliénante et autoritaire. Du même mouvement, le dialogue de ces communautés aux domaines inaliénables sera la meilleure garantie imaginable contre l'extension inexorable des armées de la propriété cumulable et de ses effets ravageurs sur la nature.

Pour ce faire, chacun de ces repères d'un chemin de restauration de la dignité humaine (bien que huit milliards d'individus ne soient pas le nombre idéal pour s'y lancer²⁷) implique une variété d'engagements précis et ponctuels, dont la topique nous forcera à dessiner le contour d'une stratégie *évitant de tomber dans l'excès qu'elle veut s'épargner*. La chose n'est

²⁷ Sur ce point, la seule position éthique possible nous semble être *une lente décroissance de la population*. Refuser de poser le problème serait irresponsable. Envisager une quelconque violence « dépopulationnelle » serait une affreuse et inadmissible erreur. Elle ne réglerait d'ailleurs rien, car revenir *brutalement* à un nombre beaucoup plus faible -du fait d'une guerre atomique ou bactériologique- favoriserait aussi le retour à des formes de domination terrifiantes et probablement pas intéressées au sauvetage de Gaia désormais hors d'atteinte et de propos.

pas facile. Un indice : à peine un frémissement se fait-il sentir dans la direction de l'autonomie que les propagandes publicitaires des monstres technochrématisques adaptent partout leur bombardement : alarmés de voir les gens leur échapper, ils redoublent de démagogie, d'incitations à la naïveté, de manipulations séductrices aussi ridicules qu'acharnées. Ils abusent de la prestidigitation des images de synthèse les plus coûteuses pour ramener le troupeau au bercail. Mais j'ai noté, dans les salles de cinéma notamment, que les badauds ne sont plus seulement blasés. Les murmures, amusés ou lassés, en parcourent les rangs (certes, le nez encore plongé dans de vastes mangeoires de pop corn). Un signe ténu de vaccination en cours contre la société de masse ? Gardons-nous d'un espoir prématuré. La bête immonde n'a pas encore rendu l'âme. On se souviendra de quelque adage en la matière : de même que la balistique est une science exacte car, comme le dit le célèbre docteur Roger Ferreri, elle retombe toujours sur les pauvres, de même la formation cyclonique de la masse est répétée en plus grave, profitant de la difficulté à conserver au cœur de l'action l'indétermination des auteurs de l'acte. A savoir le risque de leur libre trahison !

Car le risque *encore plus grave* et tendant à devenir inaperçu dans l'action, c'est justement qu'en disciplinant cette liberté de quitter une « cause », aussi juste soit-elle, nous trahirions inmanquablement *le pacte de non prédestination mutuelle* qui justifie tout notre combat humaniste contre la dérive de masse et son « crash » prévisible, désormais, en termes de décennies. Comment solutionner ce casse-tête ?

5. Esquisse d'un programme de sauvegarde du lien humain de parole, contre le progrès suicidaire de la société-machine

S'en prendre au trait catastrophique inhérent au processus culturel humain, et *seulement* à ce trait, n'est pas aisé. Sans parler du fait que proposer de penser et d'agir à cette échelle peut paraître relever d'une ambition démesurée, sinon mégalomane, quand on la rapporte à la chétivité de l'individu qui ose en formuler le discours. Mais considérons aussi ce qui est désormais reconnu par beaucoup de nos congénères : il est urgent d'y parvenir et c'est le seul vrai défi valable pour notre temps. Prenons donc chacun des repères d'action proposés au chapitre précédent, en commençant par la restauration du prestige et du respect du sujet de la parole.

Que signifie un tel « programme » ? Comment le réaliser sans dériver vers son contraire, le mouvement massifiant jouant de toutes les difficultés changées en angoisses cumulées ?

La découverte principale qui est ici avancée porte, ne l'oublions pas, sur le rôle de l'angoisse induite par le *devoir de liberté* (de non-prédétermination mutuelle des interlocuteurs), en sachant que les stratégies de refoulement édifiées par cette angoisse l'aggravent en réalité en un cycle de récursivités. Cela entraîne-t-il qu'il faille s'attaquer à ces stratégies ? Et ensuite à

l'angoisse elle-même ? Ce serait bien trop imprudent et hasardeux, peut-être contre-productif, comme pourraient en témoigner de leur côté les praticiens de la névrose et de la folie individuelles.

Je crois plutôt qu'il s'agit, sans toucher à *a priori* aux stratégies occlusives, et notamment aux idéologies qui en sont les vecteurs, de mettre directement en discussion la formation et l'évolution inéluctable de « l'angoisse de liberté » dans toutes les conversations humaines, ces modèles pour toute institution. Bien entendu, les connaisseurs chevronnés de la psychose -cette fixation de la personne par la terreur de la liberté subjective- souriront (sous cape, s'ils sont polis) : si l'on avait trouvé la panacée permettant, sans drogue, de faire disparaître l'angoisse dans sa cause, cela ferait beau temps que la psychiatrie n'aurait plus lieu d'être !²⁸ .

Rappelons que nous désignons ici la facette *collective* du problème : quel que soit le niveau d'angoisse à refouler pour telle ou telle personne, comment se manifeste socialement le « flux d'angoisse » mis en circulation par le grand nombre ? La métaphore -peu ragoûtante mais si actuelle- de la gestion des eaux usées et de la pollution de masse, revient donc décidément dans le débat.

Aidé par cette métaphore, le processus concret de généralisation de notre « angoisse de liberté subjective » n'est dès lors pas tellement plus

²⁸ Disparition dont la neuroscience a fait son objectif, elle-même passionnément « addict » à la croyance dans la drogue médicalisée. Tout autant que le « trading à haute fréquence » l'est des moindres innovations dans l'industrie de la dope supposée soutenir la spéculation la plus folle.

compliqué à cartographier que le réseau des égouts d'une grande ville. Equipons-nous donc de tenues adéquates et de masques.

Il existe ainsi des « collecteurs d'angoisse » où la matière en mouvement se brasse, se mélange et produit une substance à texture toujours plus homogène à mesure qu'elle se déverse dans des réceptacles plus vastes. Tentons donc un prélèvement. Quelle est la forme générale de l'angoisse de liberté au stade intermédiaire de sa collecte dans différents milieux sociaux ? Je dirai -au pif, pour ainsi dire, mais non sans long exercice préalable- que ladite angoisse se présente souvent à ce stade comme une peur affichée du danger que l'individu présenterait pour autrui et soi-même dès lors qu'il ne serait pas contrôlé *a priori par la société, et donc, aujourd'hui, par le système informatisé qui la représente.*

Notons que cette peur de la liberté explique *entièrement* la tendance, pourtant injustifiable en démocratie, à suspecter d'emblée le citoyen²⁹.

²⁹ Un cas frappant, réel et actuel : une personne qui, se soignant fort bien par les plantes et n'utilisant pas sa carte Vital pendant 5 ans et un jour, fut déclarée décédée. Le « système » décréta impossible de la ressusciter. Résultat, après procès, la Sécu lui accorde une seconde vie qui ne commence qu'à la date de la décision. Mère de deux filles de 15 et 13 ans, la personne en question est supposée n'avoir que 4 ans sur sa carte d'identité ! Donc : problèmes en cascade avec les flics suspicieux et quasi-impossibilité de sortir de territoire ! Apparemment, même le président de la République ne peut rien contre l'ordinateur qui a décidé du décès. Impossible de poursuivre l'arrogant programmeur qui a osé faire équivaloir absence de soins officiels et mort ! Cas isolé ? A voir ! Que vous faut-il de plus pour reconnaître que nous vivons en pleine dystopie totalisante ? Mais, si vous le voulez vraiment, ce n'est pas un cas mais des

On commencera donc exactement sur ce point à déplier un matériel d'analyse du *flux de suspicion*, aussi malodorant soit-il. Et peut-être déjà à envisager quelque moyen de le filtrer un peu systématiquement aux points les plus significatifs de son déversement.

Qu'est-ce qui peut bien pousser un grand nombre d'individus à suspecter autrui et soi-même de représenter un danger s'ils ne sont pas contrôlés *a priori* par le collectif le plus global et le plus précis ?

Rappelons d'abord quelques évidences : c'est justement ce contrôle infantilisateur qui, supprimant la souveraineté du sujet, supprime aussi la source de toute éthique, de toute responsabilité, de tout engagement dans une cause collective. Et par tant, de toute légitimité démocratique ! C'est donc lui qui représente le plus grand danger, et de loin.

Ces évidences ne semblent pourtant d'aucun effet sur l'émergence d'un flux de « méfiance » ni *a fortiori* sur son maintien à un niveau tolérable. Il n'est donc guère utile de s'y attarder, même si elles pourront s'avérer utiles plus tard et plus loin.

Analysons plus avant notre matériel : en questionnant de nombreuses personnes, il apparaîtra peu à peu que ce qui leur fait vraiment peur dans cet individu « incontrôlable », cet « électron libre », qu'elles imaginent comme une menace permanente pour leur « sécurité »... c'est encore -et toujours plus paradoxalement- *une figure de la disparition du sujet !* Expliquons-nous : dans la réaction obsidionale ou « paranoïaque », telle qu'elle peut devenir

milliers qui pourraient ressortir du silence des opprimés, et dans des domaines multiples, la machine étant étrangement le plus souvent au service de l'arnaque !

collective et *inquisitoriale* dans des périodes dramatiques, ce qui semble être visé comme « méchant » ou « mauvais », c'est ce qui implique une volonté singulière, une *consistance du sujet* qui ne se manifesterait que dans l'agressivité.

Ceci veut dire, pour qui ne se laisse pas prendre à l'apparence de surface, que les gens pensent que la subjectivité est littéralement *incarnée par la seule méchanceté*³⁰. Il est alors facile de renverser le propos pour obtenir une question ouvrant sur un horizon nouveau : et si, pour l'individu et le groupe qui ressentent cette peur *du* sujet, il s'agissait en réalité d'une peur *pour* le sujet ? D'une inquiétude de voir disparaître un sujet que n'animerait plus aucun motif, et pour lequel sa méchanceté imputée serait la seule résilience palpable *de son existence* ?

Avant d'aller plus loin dans la démonstration, notons que si c'était vrai, cela simplifierait considérablement notre tâche : nous n'aurions plus à rechercher le « furet » du refoulement des refoulements, ni la raison d'une peur collective et individuelle assez déraisonnable pour s'effrayer d'un principe subjectif aussi important pour le groupe que pour l'être singulier. Ce serait une superbe solution, en accord avec une intuition générale quant au « narcissisme naturel », ce « ça » que chacun porte en soi dès avant sa naissance, et qui ne peut tendre, viscéralement, qu'à affirmer l'individuation au sein du

³⁰ La fascination très actuelle des enfants et adolescents pour les films et les BD horribles semble aller dans ce sens : seuls les « vrais méchants » y paraissent doués de personnalité. Les autres sont soit fades, soit animés de pulsions élémentaires (zombis).

collectif ! Eh bien, nous avons de la chance, car c'est bien ce qui semble se passer. Bien qu'elle soit basée sur une totale absence de croyance dans la fiction du Sujet, la psychose dite paranoïaque tente désespérément *d'instituer ce sujet* ou de *réparer son institution* par un délire de construction. Une théorie qui ne peut tenir que d'une façon : ledit Sujet imaginaire doit s'ériger contre le *vide de Sujet* que l'individu (ou le groupe) *est certain d'être lui-même*. Pour le dire autrement, pour « sauver le soldat Sujet » alors qu'on *n'y croit absolument pas mais qu'on y aspire de toutes ses forces*, on se le représente comme guerrier triomphant de la forteresse vide que l'on pense être. On retourne contre soi en tant que « nul », la consistance et la persistance d'un génie agressif, dont la malignité serait la *seule* preuve d'existence ! CQFD. On parvient alors très vite à la formule magique définitive : le Sujet, ce n'est pas « moi », c'est « lui ». Ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui qui me veut du mal ! (que pourrait-il *vouloir* d'autre ?)

Notons, pour ceux qui n'auraient pas lu Freud sur ce point, que c'est *exactement* la formule du renversement que notre vieux Viennois attribue au Paranoïaque comme la signature même de sa folie. C'est un fait, et c'est assez génial, que cela plaise ou non à Billy the Kid-Onfray.

Notre tâche se trouve dès lors effectivement grandement simplifiée : nous n'avons pas à chercher sans fin la clef d'une énigme devenue insignifiante : pourquoi diable l'individu ferait-il le jeu du collectif le plus anonyme en « haïssant » la liberté intime qui fait de lui un être souverain dans sa parole comme acte ? Pourquoi diable *aurait-il peur de ce qui le*

libère au cœur même du collectif le plus disciplinaire ? Pourquoi aurait-il peur de *lui-même* ?

En réalité, la paranoïa collective comme l'individuelle³¹ n'érige le sujet en personnage néfaste et dangereux *que* pour en assurer la survie imaginaire dans le réel ! Elle ne manifeste une peur du méchant que dans la mesure où cela lui permet de reconnaître un « vrai sujet » quelque part dans le vide des fictions sociales. Non seulement, elle n'en a en réalité aucune peur, mais elle éprouve pour ce personnage « persécuteur » un attachement proprement délirant !

Dès lors, le problème se trouve assez bien délimité : ce qui est en jeu dans une thérapie politique (voire même géopolitique, à l'échelle de l'inflation des préoccupations contemporaines), c'est, non pas la peur de la liberté, mais plutôt la difficulté à comprendre et admettre *en quoi elle n'est pas un « vide »*, mais l'effet nécessaire d'un pacte implicite d'indétermination réciproque.

³¹ Un ami psychiatre a coutume de dire que, selon lui, une psychanalyse est une « paranoïa dirigée ». Rappelons aussi que, par ailleurs, Lacan insistait sur la genèse paranoïaque de la subjectivité : cette dernière *doit* commencer chez l'enfant par un phénomène hallucinatoire qu'il s'agira ensuite de dompter et de « symboliser ». Et l'on peut penser ici que, tout comme le phénotype répète le génotype, l'idéal du groupe uni par la parole a commencé dans la préhistoire par l'hallucination collective de l'être-ensemble (vraisemblablement festive et sacrificielle), dont, ensuite, on a tenté de pérenniser la mémoire et de faciliter la répétition par chacun en toute circonstance : d'où le caractère merveilleusement « portatif » de la vocalisation signifiante. C'est qui la rend plus aisée à transposer comme « acte » attribuable à un Sujet.

On dira que c'est là que le bât blesse et que nous semblons tourner en rond en revenant au point de départ. Certes. Sauf que maintenant nous serions en mesure de diriger une action correctrice en un point précis de la culture, en un moment de sa conversation historique : non pas tant la foule... des refoulements et des parades idéologiques totalisantes affirmant le collectif « contre » l'arbitraire subjectif, mais, directement, la molécule « malade » qui déclenche et entretient la dérive sémantique autour de la condition subjective des Humains.

Cette « molécule pathogène »³², *c'est une association trop rapide et partielle entre « liberté » et « vide », indétermination et pathologie neurologique.* Entre jeu métaphorique et danger, que ne pourrait compenser que la maîtrise comptable des actes, et, au mieux, l'articulation de commandes logiques quantifiées. Entre « mesure obligatoire » et sens enfin plein. C'est cette erreur de perspective motivée par l'angoisse qu'il faut dénouer pour libérer *le sujet souverain* sans lequel la société robotisée par l'information ne peut qu'implorer. Rien que cela !

³² Pour jouer un peu le jeu dangereux des métaphores « scientistes », parfois nécessaire pour *approcher* cette vérité dont Lacan parle... quand il dit : « Moi, la vérité, je parle. »

Nous libérer de « l'attraction par le vide »

Une métaphore ne vaut que par le renvoi qu'elle permet vers le réel qu'elle dénote. Trêve donc, d'images d'ingénierie médicale : la molécule en question qui constitue désormais notre cible principale *est tout entière un phénomène culturel*. On la décrira donc bien mieux dans les termes mêmes qui prévalent dans le domaine culturel : là où, en place du Sujet, la conception paranoïaque ne voit *qu'un vide vertigineux, un trou galactique à conjurer par la stature hérissée du guerrier*, le primate symbolisateur se réjouit de fantasmer la trace fugitive d'une présence, aimante et bénéfique, mais cachée.

Bien sûr, passer d'une certitude glacée à une intuition chaleureuse, ce n'est pas facile, sans quoi il ne faudrait pas déployer tant d'efforts -souvent vains- pour « soigner » la psychose ou même pour accueillir et suivre l'autisme (qui travaille si dur et erre si activement pour *ne pas* parvenir à découvrir le passage du réel au symbolique et donc... à l'angoisse).

Mais, encore une fois, le problème se démultiplie et se déplace avec la solution quand on passe de l'individu au collectif : comme si, le second présentait en grand, toute l'arborescence intérieure des causalités qui se condensait dans la singularité individuelle (*individuum : a-tomos* : insécable).

On a, face à l'observateur, une vaste carte des réseaux de sens qui sillonnent aussi un cerveau individuel, mais de façon bien trop concentrée pour être facilement délinéable et traitable par segments.

Ainsi, le collectif -en tant qu'il transporte en lui la certitude paranoïaque du « vide de sujet » et sa négation forcenée- présente lui-même un certain nombre de segments complémentaires venant former en s'articulant cette impression irrésistible de « perception indubitable » qui la caractérisent.

Il comporte, par exemple, plusieurs « milieux » dont certains se consacrent à l'intellectualisation du problème, et d'autres à son traitement moral, d'autres encore à son impact « affectif », etc. Bien sûr, il ne s'agit pas de faire des milieux en question, des équivalents sociaux des aires cérébrales dédiées. L'intellectuel « organique » n'est pas plus l'équivalent d'un neurone du cortex préfrontal ou de la circonvolution de Broca que Woody Allen n'était réellement un spermatozoïde dans son film hilarant sur la question sexuelle ! Mais on ne peut s'interdire de constater que lorsqu'un intellectuel aux prises avec la psychose comme Clément Rosset réaffirme avec passion que « le réel n'a pas de double », il offre au collectif (de ses lecteurs) une assez bonne image de la nécessité intellectuelle inhérente à la psychose elle-même. Qu'il ait trouvé en Nietzsche et dans les philosophes tragiques des appuis fraternels confirme plutôt qu'il s'agit d'une position partageable et -oui-traductible en termes syndicaux : non pas ceux d'un syndicat des paranos mais plutôt ceux du groupe qui, dans le Sociétal auto-conçu comme singularité, tente désespérément de justifier et d'expliquer la *continuité du réel* et la matérialité mécanique du perroquet de Descartes (bien établie par le second héritier de Claude Lévi-Strauss, Philippe Descola).

Autrement dit, l'équivalent social ou collectif de la parano individuelle, c'est d'abord ce groupe diffus mais bien focalisé qu'est la foule des sciento-technophiles. C'est-à-dire des gens qui ne cessent, obsessionnellement autant qu'hystériquement, et même parfois mélancoliquement, de nous convaincre que *rien* n'échappe à cette continuité, *ni vide ni sujet*.

Et c'est bien pourquoi, dans le collectif *comme* dans l'individu, quelque chose s'insurge contre cette affirmation, le plus simple étant alors de promouvoir la guerre entre héros et anti-héros. Dans le Social, ceci est l'affaire des fabricants de séries médiatiques, spécialistes du montage vidéo de fantasmes en chaîne, plutôt que des scientos enfermés dans leurs labos selon les vœux du « ministre de la recherche »³³, et des technos fabriquant des outils de contrôle en série.

Le problème, dont nous ne perdons pas la vue, devient donc pour nous : comment, s'il y a bien une préséance dans le temps entre le moment de la « perception » et celui de la « représentation », convaincre *d'abord* les technos de la fausseté relative de leur affirmation « continuiste intégrale » ? Fausseté comme perception hallucinatoire ? On s'occuperait *seulement ensuite* des traductions propagandistes, journalistiques ou/et artistiques de cette bêtise.

Je mentionnerai à ce propos une anecdote personnelle : un jour, étant moi-même alors syndicaliste SNCS dans le milieu de la recherche, je discutais ferme avec un biologiste ému par les positions de JP Changeux anticipant les dangereuses naïvetés du clan Dehaene, et je conclus finalement

³³ Encore un parfait oxymore.

l'échange de vues par la question suivante, peut-être un peu vicieuse (mais justifiable par mon ras-le-bol de la connerie scientasmagorique la plus bornée) : « quand vous votez pour un Président de la République, vous attendez le vote de vos assemblées de neurones ? ».

Pour un peu, devant le côté interloqué du camarade, je me surpris une seconde à croire qu'il était un robot humanoïde placé devant un algorithme contradictoire, (ou pire, une poule devant un test de QI). Mais cela lui aurait trop fait plaisir ! De toute façon, il était hors de question de lui sortir sauvagement qu'il avait peut-être été un peu négligé par sa maman transitionnelle dans sa plus tendre enfance. Ni, *a fortiori*, de le soumettre à quelque torture sophistiquée issue des caves du laticanisme.

Longtemps après coup, je songe qu'il s'agissait d'une introduction fort maladroite au problème d'une méthode pour faire « surgir » la question du Sujet en tant que *pacte d'indétermination mutuelle*, et pas du tout *comme image du vide*...

Mais je compte sur l'incroyable créativité des lecteurs dans le domaine des méthodes et des remèdes pour embrayer sur cette maladresse et, très rapidement grimpé à l'échelle de l'histoire, proposer de nombreuses techniques destinées à susciter cette question comme question ! Voici néanmoins quelques recettes issues de notre bric-à-brac de bricoleur-anthropologue (presque toutes vouées à l'échec devant l'impavidité du schtroumpf grognon). On en tirera ce que l'on pourra, et peut-être justement un enseignement *quant à ce qu'il ne faut surtout pas dire et faire !*

Viens, Grand Père, que je te montre où sont tes champs.

Si l'on prend au premier degré l'idée qu'une *déformation* de la perception de soi et d'autrui est d'abord une affaire de connaissance insuffisante ou fautive, une thérapie par la « pédagogie du réel » semble pouvoir fonctionner. En réalité, s'il existait un « taux d'échec » pondérable, ladite technique se révélerait parmi les moins fructueuses. Peut-être justement parce que le « faux savoir » (para-noïa) est d'une urgence absolue pour ceux qui y voient la seule chance de survie du Sujet (dans le personnage du méchant), par ailleurs inexistant pour ces absolus matérialistes. Ils ont d'ailleurs totalement raison : il n'existe nulle part de trace de l'existence du Sujet, puisque celui-ci n'est qu'une convention, formée autour d'une *décision* de ne « pas savoir ».

Certes, on peut amener un groupe comme une personne, à admettre qu'une convention, elle, existe bien *comme* un fait matériel. Mais pour le penchant paranoïaque (ou noïaque tout court), cette convention ne peut être que stupide ou mensongère puisqu'elle s'établit autour d'un... vide, d'une inexistence avérée.

La « compréhension » du but de la convention n'est pas ici d'une grande aide. La résistance du St Thomas est d'autant plus forte qu'effectivement le Jésus réel n'a jamais ressuscité, car, bien plus probablement, son corps a été enlevé nuitamment par les Romains pour éviter un culte funèbre, tout comme

l'a été celui des Romanov par les exécuteurs Bolcheviques, ou encore celui de Ben Laden par les vengeurs Américains. Ce qu'ignorent systématiquement ces « effaceurs de traces du mort », c'est qu'une absence de corps mort est bien plus dangereuse culturellement qu'un cadavre découpable en rogatons. La puissance de la *réinvention* de l'emplacement du corps de Jésus par Hélène, la mère de Constantin, est notamment lisible aux nombreux centimètres de marbre enlevés aux marches de l'autel du Saint Sépulcre par les milliards de baisers qu'y ont déposé les pèlerins depuis mille sept cent ans ! Bisous plus efficaces que le passage continu d'une ponceuse de 2000 watts pendant au moins un mois ! En d'autres termes, la perception -individuelle et sociale- tend à se cliver entre une incroyance absolue et une croyance absolue, chacune aussi hallucinée l'une que l'autre, et dont l'interchangeabilité devient de plus en plus flagrante à mesure que l'héritier du « thomasime » (le doute cartésien) remplace la religiosité théocratique.

Pour revenir à nos « Noïaques », il n'y a donc aucune raison pour qu'ils se plient à nos admonestations concernant leur manque de réalisme, soit qu'ils soient seulement plus scientistes que le scientisme, soit qu'ils menacent de nous faire sur le champ une crise de foi, et de nous indiquer discrètement la poche mentale dans laquelle ils ont caché leur portable en ligne de fibre optique directe avec Dieu³⁴.

³⁴ De ce point de vue, Schreber était en avance sur les technologues de notre temps.

Ce qui ne doit pas nous décourager. Allons ! Parfois, peut-être, au détour d'un rêve, d'un mot, d'une rencontre surtout, d'une mémoire récurrente et insistante de celle-ci, etc., d'un massage, d'un portage affectif digne d'un Michel Tournier autant que d'un Harpo Marx, quelque chose de fulgurant peut survenir, et se déployer enfin la voix toujours neuve du parlêtre symbolisant dans l'échange de paroles authentique. Dans le collectif aussi, cela peut vouloir dire une douce festivité débonnaire qui se désintéresse du bouc ou de l'onagre émissaires, les laissant aller vaquer comme ils l'entendent entre bruyères et chardons de la vie.

Ah, le vrai savoir !

Une variante de la technique précédente, consiste à déplorer la disparition des « vrais » savoirs, ceux des artisans, qui étaient encore chargés de présence humaine, des « métiers du lien » comme dit un humoriste socialiste. Je la trouve très fondée, et elle deviendra sans doute inévitable, car sans la défense « du métier », qui a toujours été l'affaire de corporations finalement sacralisées, les Humains deviennent bientôt vulnérables aux techno-sciences qui s'installent à leur place, les ingénieurs-système s'arrangeant avec les investisseurs et avec les Politiques pour détruire peu à peu les dispositifs qui autorisaient l'utilisation importante du savoir-faire personnel. Tout ceci sous prétexte d'efficacité, de productivité, de rationalité (Encore et toujours le mythe naïf du « progrès », qui en évacue d'emblée les incidences négatives.)

Il faut bien admettre que le thème du « vrai savoir » incrusté dans l'expérience humaine réelle est *battu en brèche* et bientôt à plate couture par celui du « savoir contrôlable », et de sa mé-tho-do-logie, dont les apprentis gestocrates les plus médiocres et les plus massophiles ont fait leur religion, et du calcul statistique, leur divinité. Vous ne trouverez personne de plus indifférent au savoir de métier que ces bestioles de bureau, désormais bien cachées dans des étages inaccessibles derrière des ordinateurs blindés, contrôlant bientôt des drones investigateurs, des compteurs linky capables de déceler la moindre goutte d'eau gâchée dans votre salle de bains, et des cartes Vital incitant à mourir de la chaîne médicament/prise de sang/labo plutôt que de l'absence d'acharnement.

Pourquoi ce triomphe de la stupidité bureaucratique internétisée et domotisée ? Toujours pour la même raison de fond : la jalousie sanglante, camouflée au fond des bureaux paysagés, se figure que le « sujet », le vrai, celui du lien concret entre humains, n'est plus accessible à « tous », qu'il risque de disparaître, et que, par conséquent, il faut y *suppléer* par des positions de contrôle technique, surtout à l'encontre de ceux qui prétendraient encore vivre le « miracle subjectif » qu'ils osent nommer « métier ». Là encore, le « Noïaque » banal de la gestocratie envahissante comme le chiendent (à partir de la multiplication des diplômes de chiendent social que sont ceux de la gestion), veut faire partager à tous son incroyance tragique dans la parole vive³⁵.

³⁵ Ce qu'on reconnaît facilement comme « une langue de bois » n'a pas pour but premier de dissimuler ou d'écarter : elle manifeste simplement *l'incroyance* de la gestocratie et de son

Le coup de « l'autre scène »

Dans un registre proche, et toujours concernant un « savoir » sur autrui comme localisation haineuse du « vrai sujet », on peut reconnaître la tentative de relativiser la certitude de la perception. Il est ainsi possible de considérer que, s'agissant d'une affaire de perception *et donc de connaissance*, le groupe figé dans la perception (para) noïaque peut être sensible à l'idée qu'il *pourrait* exister d'autres angles de vue et de pensée où le thème du -sujet n'existant que par sa méchanceté- s'estompe et se trouve remplacé non pas un fantôme ou un vide, mais par un autre véritable *alter ego* en relation de parole avec soi-même .

C'est, par exemple, la tentative psychanalytique structurale de « l'autre scène », variante théâtrale d'une thérapie par la dérivation de l'attention.

Je ne dis pas que cette option curative ne peut pas marcher, mais il faut aussi retenir que, même si elle fonctionne, cela ne change souvent rien à la possibilité d'une récurrence automatique (un peu comme dans le *Shutter Island* de Scorsese) de la fausse perception (« il n'y a de sujet que méchant »), et de son cortège de refoulements et de déplacements : (« peut-être que

moutonnement infini d'affidés dans l'existence du sujet humain. En effet, si ce dernier n'existe pas, il devient de la plus haute importance de se tenir les uns les autres dans une immense nappe de colle à bois virtuelle ! Sinon, que ferions-nous contre cet effrayant insecte volant que se veut l'individu libre ? Qui ne voit pas la terreur du vide sous le collage de soi au sens commun informatisé ne comprend guère ce qui est en jeu, et risque, à son tour, d'être saisi dans le filet électronique des suspicions sans fin.

c'est moi le méchant ? Ah, non, moi je suis bon ; moi, je *soigne* les méchants ! »)

Tout ceci, non parce que la folie paranoïaque serait inscrite dans les gènes du patient, mais parce que, tout simplement, le retour d'un contexte collectif entraînera les mêmes effets. Ici, le cas du Rwanda est flagrant. Il suffit d'interroger les Hutus ayant « sincèrement » participé au massacre des Tutsi pour qu'ils admettent qu'il s'agissait d'un comportement criminel, mais *seulement* du point de vue de gens *sortis de la situation* : car, en situation, ils se souviennent n'avoir été que des auteurs d'une « bonne action » solidaire à l'encontre d'ennemis du peuple envahissant le territoire. Le *clivage* qui s'installe dans leur conscience ne peut être amendé : il leur est impossible de supposer qu'il aurait pu *en aller autrement* dans le contexte culturel global où ils étaient submergés, et cela en admettant même leur responsabilité personnelle.

Dans ce cas, en effet, il ne s'agit même pas de se dédouaner d'une culpabilité en accusant des supérieurs, ce qui rend d'ailleurs difficile la traduction judiciaire de la chose. La justice internationale cherche en effet à pointer des « responsables » dans une élite, des donneurs d'ordre, des diffuseurs de « fake news » et de « hate crimes », mais elle éprouve toutes les difficultés à admettre que chacun et tous partageaient absolument la même motivation exterminatrice définie comme patriotisme³⁶. Et ce constat problématique ennuie aussi beaucoup ceux qui

³⁶ Très proche de celui du sang impur abreuvant encore les sillons de notre hymne national « civilisé ».

retournent au monument de l'horreur absolue, et qui doivent bien découvrir -de façon érudite, sérieuse et fiable- que la motivation d'une suppression de *l'alter ego* qu'était le Juif était loin d'être réservée aux SS ou aux gardiens des camps de la mort. Mais concernait à proprement parler le TOUT massif du collectif autodéfini comme germanique.

En bref, affirmer qu'il existe une tout autre façon de décrire le réel que de le nier en l'imputant au « mal » se heurte à une propagation invraisemblablement vaste et rapide de cette négation et de ses effets ! Plus vous expliquerez à la (para)noïa que le « vrai savoir » reconnaît le Sujet humain dans la simple pratique actuelle et pacifiante de la parole, plus le doute en fera retour après coup, portant une violence insoupçonnable.

Il n'y a pas que les maths dans la vie

Cette stratégie est celle de la névrose banale et normale : diviser les problèmes, compter, prévoir, révéfier, construire des compromis au travers de pourcentages et de fractions. Elle ne mange guère de pain, parce qu'il y en aura toujours sur l'autre planche, pour ceux qui ne veulent pas de ce pain là, mais bien d'un peu de ce pain-ci.

Encore, que, pour les mêmes raisons qu'avec la recette précédente, cela marche très mal avec les *Noïaques*. Et, bien sûr, ils ont raison : ou bien seul le réel existe et ne peut s'appréhender au mieux que par la précision, l'exactitude, la vérification chiffrée. Dans ce cas, toute autre démarche ne peut être que de l'ordre -certes respectable- du divertissement.

Ou bien existe un arrière-plan inatteignable par la raison, et dans ce cas, tout devient possible, à commencer par un chaos inexprimable. Une déraison totalement insituable et incontrôlable.

C'est pourquoi, persuader le comptable qu'il doit sortir de son bureau, de sa calculatrice et de ses décomptes, c'est prendre le risque de « faire Kafka » comme on a pu le dire élégamment. A savoir, au mieux, de transférer la (para)noïa dans le domaine littéraire (mais qui ose avouer que Kafka, -du château au procès- c'est d'abord cela, avec tout le respect que je dois à son immense talent ?)³⁷.

La folie n'est en effet jamais très loin du bureau et trop inquiéter l'obsessionnel qui y réside aux frais du Sociétal présente bien des dangers d'enragement. Ce qu'Arendt appela, tout en croquant Eichmann, la « banalité du mal ».

Arrête de faire l'intello et deviens responsable !

Une variante de la technique est un peu le berceau de toutes les thérapies par la « pratique » (ergothérapie, kinésithérapie, etc.)³⁸. Il est vrai que ladite pratique secoue la tendance à s'immobiliser dans la fascination pour des images mentales hypostasiées. Elle ramène sur terre le raisonneur

³⁷ Ce qui le rapproche, mais dans le style de la victime expiatoire, de son *alter ego* quasi-tortionnaire antisémite, auteur d' « un château l'autre » (titre peu innocent, comme on s'en doute).

³⁸ Mais surtout pas par les plantes qu'on ramasse ou cultive soi-même ! Touche pas à mon pote le profit !

endiablé. Mais disons le tout de suite : la généralisation des professions de « coaching » autour de la gestion des enfants hors école, ou des « cas sociaux », des quasi-décédants, des convalescents, etc, apparaît comme l'une des techniques préférées de la massification. D'abord parce qu'elle remplace un vrai savoir artisanal par une discipline du geste idiotisé.

La gymnastique quai-militaire que prônait avec succès le père du Président Schreber dans la germanitude du XIXe siècle ne fut sans doute pas pour rien dans la psychotisation de son fils. Il suffit pour s'en persuader de revoir *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick, certes à propos du dressage des G.I. au milieu du XXe siècle.

Même gentille, la pédagogisation des esprits et des corps est certainement l'une des dérives les plus potentiellement mortifères de nos sociétés, et elle est pourtant encore considérée, malgré le fameux « lanceur d'alerte » Ivan Illich, comme un bien collectif précieux. Elle est en effet tout entière vouée à plier les comportements individuels à des gestuelles similaires tout comme « l'exercitus » (l'armée romaine) transformait déjà chaque soldat en un élément mécanique de l'ensemble³⁹. Elle s'organise toujours comme hiérarchie des maîtres et des

³⁹ D'accord, cela a permis de battre les chevaliers gaulois anarchistes de Vercingétorix, mais trois cent ans plus tard, le système-Rome crevait d'autodestruction par l'excès de puissance, et le temps qui lui succéda, bien mal nommé « moyen âge » se passa *plus ou moins* d'esclaves pendant presque un millénaire et demi, en Occident, du moins. Mais allez dire ça à la corporation des faiseurs de périodes, fascinée par les empires !

« disciples » grâce à laquelle toute initiative individuelle est absolument contrôlée, cela à chaque instant de la vie, par la totalité sociale organique, même pour être éventuellement encouragée. Elle codifie les échanges de paroles -au travers du lexique corporatif- à un point jamais égalé dans d'autres contextes. Elle déshabitude les gens d'agir, de penser et d'aimer par eux-mêmes et de soutenir leurs propres rencontres à partir de choix personnels non déjà cautionnés par l'autorité.

Les contextes où de telles pratiques peuvent servir la *propops inverse* -redécouverte de la nécessité de l'engagement dans l'acte à partir de « soi » et non d'un personnage déjà simplifié, balisé et normé ou se trouverait enclose votre « identité » - sont donc fort rares. Cela peut néanmoins arriver, notamment quand des formes de solidarité immédiate doivent prendre la relève des grandes organisations, obligeant les hiérarchies à *laisser* agir les subordonnés, employés, justiciables, électeurs, etc... Lors de désastres naturels, par exemple. C'est d'autant plus significatif.

J'aime donc Je dois

Un autre approche, qui s'éloigne plus radicalement des diverses variantes de la cognitive (de la « Noïaque ») concerne l'amour en cela qu'il oblige, de fait, la personne à se sentir comme un être de devoir vis-à-vis de l'aimé (et réciproquement). Là encore, le christianisme est passé par là, et fort lourdement. On sait que cette stratégie n'a pas non plus échappé à toutes les dérives possibles, mais nous y sommes encore très sensibles, car, de fait,

l'argument arrête souvent, au moins pour quelque temps, le déferlement des inférences et des imputations. La folie quérulente ou savante peut assez aisément être immobilisée au moins un instant par un : « qui aimes-tu ? ». Nous sommes avertis, par ailleurs, que la cure analytique repose sur le transfert qui n'est ni plus ni moins que l'expérience de l'amour.

Mais un problème surgit au sein de l'amour : il est à la fois éros (désir) voire imeros (besoin sauvage), et philia (amitié, bienveillance). Les deux sont probablement associés par le lien de sublimation, mais ils peuvent aussi se détacher l'un de l'autre au risque de perdre chacun leur sens : l'amitié peut devenir pensée frigide de l'harmonie de plus en plus abstraite, tandis que le désir devient dévoration gloutonne de l'altérité.

L'amour peut enfin se modifier en attachement, dans lequel on fait de moins en moins de différence entre un sentiment adressé à autrui, et l'habitus d'un environnement matériel et humain confortable.

Sur ces trois lignes de déformation, l'idée de la non-prédétermination mutuelle dépérit et disparaît. Elle n'est plus servie par l'amour, dont la renaissance, ailleurs, peut éventuellement être la condition du retour de la relation authentique.

Ceci vaut aussi pour l'éthique psychanalytique, laquelle est défiée par l'attachement interminable de certains patients, si rentable et reposant pour ces artisans de la rencontre de paroles. Y gît d'ailleurs l'un des principaux dangers pour la profession.

Cependant, incontestablement, la « voie de l'amour » est royale pour le retour à l'acceptation du Sujet libre comme sujet non-vide, y compris dans son

absence de détermination, c'est-à-dire de chosification. L'amour, décidément, nous attend sur le chemin -non de Damas, qui est celui, au contraire de la massification- mais d'un lieu -si improbable pour le Psychotique- où une mère nous libère, plutôt que la matrix ne nous tient dans son effet de serres (dans les deux sens du terme).

Vive la communauté !

Il s'agit d'une dérivation du précédent item. L'Amour et son compère la Haine se déploient pleinement dans cette strate « de base », conviviale et conflictuelle, de toute société, tandis qu'ils sont peu à peu remplacés par une équité inertielle et mécanique à un niveau plus large, et finissent par disparaître à l'échelle massive, qui est proprement celle de l'arnaque incoercible et invincible.

Ici gisent tous les espoirs utopiques de la Commune à la ZAD, de la communauté monastique au groupement de Yourtistes, de l'idéal villageois à l'associationisme proliférant...

Là encore, comment ne pas y entrevoir une vérité récurrente incontournable ? L'expression d'un droit irréfragable de vivre entre ceux et celles qui se sont choisis ? Sur les territoires qu'ils se donnent à partager ?

Mais comment ne pas voir aussitôt -avec tristesse et nostalgie, souvent- que ces tentatives sont irrémédiablement soumises au mouvement constant d'élévation des pouvoirs, non pas tant du fait du « drame des communs » utilisés à tort et à travers, mais simplement parce qu'il faut toujours à un

moment qu'une gestion « intercommunale » prenne place pour éviter les heurts entre groupes... et faciliter l'indispensable exogamie !

Dès lors, ne nous étonnons pas que, plus on parle de décentralisation, et plus on s'éloigne rapidement du petit groupe pour armer des « communautés de communes », puis des « super cantons », puis des « super régions », des « super nations », etc... Là encore, n'accusons pas trop vite les Politiques et leur désir terrible de « toujours plus de pouvoir » : ce qui construit leur escalier vers les sommets, c'est d'abord le constat de la faiblesse de chaque unité d'interaction parolière et la volonté de la compenser -pour l'affirmer « là où les choses se passent vraiment ». Le thème économiste du « circuit court » est ici bel et bon, de même que l'utopie de la « petite république ». Les initiatives comme les SEL, nouvelles formes de troc, les AMAP, les monnaies locales, les banques mutuelles indépendantes, etc., sont de merveilleuses preuves de l'inventivité pour rester humains. Nous y souscrivons pleinement... à *condition* de nous souvenir que l'aspiration vers « le haut » -qui est aussi « le centre » comme place au dessus du monde- ne cesse jamais. On n'empêche pas la convection sociale, surtout si on en a « peur » !

Comment contrer efficacement et assez durablement cette hallucination d'une souveraineté qui n'existerait «qu'au dessus » ? Alors que nous savons tous que ceux qui se font maîtres perdent le recours à une parole valide, et ne cessent ainsi de s'éloigner de l'humain ?

Nous ne pouvons pas renoncer à l'idée que le petit groupe est un « nid » où la parole humanisante peut se

déployer et grandir, à l'abri, pour ainsi dire. Sans guerre des Boutons, pas de village humain !

Il n'est donc pas question de renoncer à cet imaginaire ni à ce réel possible. Surtout quand, comme me le rappelait sans galéjer, l'un de mes vieux amis limougeauds, le petit bourg campagnard de son enfance, avait pu compter jusqu'à 22 cafés ! Il s'agit seulement de formuler les concepts politiques et juridiques qui « forceront » cette entité merveilleuse à rester vivante ! Tâche, qui déjà, ne s'annonce pas très drôle.

6. Vive l'anthropo-analyse !

Quelles leçons tirer de ce fourre-tout de recettes souvent sans effet, ou dotées d'effets incontrôlables ?

Eh bien, précisément : comme leur très rare succès tient plus du miracle que de la comptabilité statistique, la leçon principale est qu'il faut *tout essayer un peu*, quasiment au hasard, mais avec quelque intuition de métier, de savoir-y-faire qui caractérise le praticien plutôt que le gestocrate ou pire, le théoricien.

A ceci près qu'il s'agirait d'une profession assez nouvelle -thérapeute de la culture-, laquelle ne saurait seulement se nourrir de l'énorme expérience des collègues penchés sur « la vie d'âme »⁴⁰ de chacun.

Il s'agit cependant d'une orientation qui a en commun avec les métiers de l'âme de résister victorieusement (sauf fascisme écrasant) à toute prétention technoscientiste et à toute illumination mystique. Ceci pour une raison simple et *scientifique* : absolument rien de programmable ne peut décider d'avance du moment et de la manière dont un « déclic » peut s'opérer dans la mentalité d'un patient individuel ou collectif, qui conduise subitement à une ouverture de l'esprit, un « changement de logiciel ». Parce que le nombre de déterminations qui s'intriquent dans la vie d'une personne ou d'un groupe pour former cette conjoncture heureuse est si élevé qu'aucun ordinateur, surtout quantique, ne saurait parvenir à fabriquer autre chose qu'une conjecture hasardeuse et sans pourcentage de chances fiable.

⁴⁰ Jolie expression freudienne qui n'implique aucune théologie.

Le groupe tend peut-être à réduire la complexité d'une expérience subjective individuelle en « lissant » les stéréotypes partageables (par exemple, un certain type d'antisémitisme se rencontre régulièrement dans la culture christianisée, du seul fait de l'organisation du dogme dans la reproduction des rituels, jusque dans le choix des prénoms sur des centaines de générations). La haine suscitant une cascade de délations (en général sur des accusations « morales ») est bien un phénomène collectif, mais il utilise systématiquement la disponibilité des Sujets en passions, de la jalousie à la jouissance perverse, en passant par la peur et l'anticipation paranoïaque qui l'autorise. Ainsi, malgré tout, le collectif *ressemble* à un individu, dans son historicité particulière, tout comme dans l'armature inconsciente qui y prévaut, *via* des « discours » ancrés de longue date dans les viscères et les habitus.

« L'anthropo-analyste », sorte de militant *obligatoirement non rémunéré* au service du « pacte de non-prédétermination mutuelle dans la parole » (d'accord, c'est un peu long), doit disposer de toutes les recettes possibles pour sortir le groupe de sa fascination pour le thème (para)noïaque, cause de la quasi-totalité des *virages vers la masse* comme « défense contre le vide du sujet », mais sans se fier spécialement et entièrement à l'une d'entre elles⁴¹.

⁴¹ Pour qui connaît Christophe et son splendide Professeur Cosinus (la meilleure BD du second millénaire), on se souviendra que les différentes thérapies essayées sur lui ont *toutes* fini par marcher, y compris la Bélazorthérapie -affinité sensuelle avec la voisine du dessous-, laquelle finit par lui donner deux filles, prénommées Tangente et Cotangente ! Pour

« La foi soulève des montagnes » disaient déjà les militants de l'évidence de l'époque (que le Père et le Fils appartiennent au fond à la même espèce... humaine sinon romaine). Il suffit d'ôter à ce truisme son inutile aura théologique pour parvenir à proximité de la confiance en soi nécessaire à tout anthropo-analyste. Tout bien considéré, et au-delà d'échecs quotidiens, le miracle finira effectivement par se produire assez souvent : un beau matin, après des rêves incongrus mais doux, ou le passage d'anges médiateurs inattendus, voila que le collectif en viendra à *mettre en doute son habitus de jalousie et de peur haineuse envers le sujet libre*. Alors, il faudra bien fêter cet événement prodigieux, tout en prêtant la plus grande attention à la possibilité que l'enthousiasme libérateur ne le pousse, tout aussi vivement, à tondre les partisans de l'ancien ordre obsidional ou à en lyncher les ex-collabos.

N'oublions jamais, en effet, que la militance pour le sujet de la parole ne vise pas le maintien et la destination d'un discours, d'un contenu de significations, d'une opinion affichée, d'un uniforme assumé, mais bien plutôt le mouvement silencieux et intérieur vers le respect immédiat de l'interlocuteur, ce qui commence par le reconnaître en tout « prochain » dans l'aventure même de la parole métaphorante (et sûrement pas dans sa prédéfini-tion comme objet d'un amour abstrait et universel).

qui ne connaît pas Cosinus, la seule chose à dire est qu'il lui manque une importante expérience pour vivre agréablement la culture française sans passer son temps à traquer les psychopathes, à pister les prédateurs ou à entôler les pédophiles.

Ce but, répétons-le encore, relève d'un risque maintenant mieux connu : celui d'accélérer l'affaïssissement de la scène de sens approchant son acte final - celui d'une sidération autoréférente des sujets par le calcul sociétal les réduisant à des numéros (de portables, de sécurité sociale, de portes de chambrée, etc.), et à des dossiers de données connectées. Risque qui, pour être amplifié par l'exaltation collapso-logique, inconsciente de la vraie nature de l'effroi qui l'habite, n'en est pas moins aussi une chance de continuer notre longue histoire dans l'avenir, tout en faisant repartir sa conversation à un nouveau départ de la seule parole vive dénotant la souveraineté de ses Sujets : celle qui traduit dans ses discours disputés *leur liberté infrangible de proposition et d'agir*.

Je n'aimerais pas que mes descendants revêtent à nouveau l'uniforme d'une milice, le treillis d'une patrouille d'exécuteurs, la bure d'un ordre d'inquisiteurs moralistes, la robe de petits juges réduisant un peuple à la terreur de l'autocritique. Je m'en retournerais sûrement dans ma tombe.

7. Feuille de route pour la mission de l'anthropo-analyste en terre de totalisme

Pour savoir *quoi* préciser de cette perspective, reprenons encore nos trois points donc dans l'emploi du temps esquissé au chapitre 4 :

-« réhabiliter le prestige et le respect du libre Sujet de la relation interpersonnelle »,

-« contenir la force persuasive des « langages pratiques » ayant autorisé un déploiement excessif inexorable de la masse, comme l'économie et l'informatique ».

-« construire les communautés de « mode de vie, de production et d'échange », qui, fondées sur le premier principe de prestige et de respect du Sujet de la parole, se révéleront les entités les plus aptes à *faciliter* son existence, et à assurer sa protection contre les menaces constantes de l'orientation massive. »

Nous pensons savoir maintenant comment déployer le premier point sans trop de perte de temps. Il faut convaincre le « noïaque » en chacun d'entre nous que pour sauver le *Sujet de la parole*, cette prérogative des Humains, il faut et il suffit de le persuader qu'il existe dans et par le seul engagement performatif qu'est la parole, et que, tel un bébé encouragé par une pas trop mauvaise maman, il peut parfaitement y réussir ! Ici et maintenant ! Oui, vas-y !

Parle-moi ! Sans bouder ! Oui, bravo ! Traduisons maintenant cette tâche en termes collectifs *les moins naïfs possibles* (laissant le terrain individuel à nos collègues et amis psychanalystes et autres chamanes⁴²).

Il ne s'agit pas de monter sur des estrades bientôt transformées en chaires, puis en radios libres et enfin en émissions régulières sur France Cul. Le travail doit être à hauteur d'interactions où le troll ne peut -ni ne veut- intervenir comme tel, puisqu'il a *déjà* la parole comme humain ! Il ne s'agit pas non plus d'imiter les réunions tupperware ou de vente d'aspirateurs allemands à domicile. Pas besoin de s'encraver comme les recruteurs de « Saints des derniers jours ». Pas besoin de se prendre pour Di Caprio dans *le Loup de Wall Street*.

Il suffit de se mettre à *parler*, partout où l'on vit, où l'on fréquente habituellement, pour essayer de *dire* ce que parler implique comme présence du sujet souverain. Une auto-affirmation performative, qui sera immédiatement suivie d'une cascade d'effets aussi inéluctables qu'imprévus *a priori* :

-en premier lieu, on se rendra compte assez vite que parler de la parole comme engagement... cela engage effectivement.

Ce qui signifie que les points 2 et 3 du programme se trouveront inextricablement mêlés au point 1.

⁴² L'avantage du chamane sur le psychanalyste, c'est que, dans nombre de cultures, il n'a pas le droit de se faire payer en argent, mais seulement en nature (C'est le cas des marabouts mahorais par exemple). Quant aux anthropo-analystes, je le répète, s'ils se font payer quoi que ce soit, ils sont foutus en tant qu'avant-garde citoyenne (du monde).

Exemples : si je tente de montrer à quel point l'incroyable passivité consumériste à quoi nous voue l'habitus du supermarché, nous destine à nous dégrader continuellement comme sujets (d'idées, d'actes, de rencontres, d'initiatives, etc.), il va bientôt cheminer en moi un besoin de me passer largement de cette drogue sociale dealée par les grands « distributeurs ». N'ayons pas peur, même si nous pensons impensable de nous passer de série télévisée ou même de Youtube, voire d'un peu trop de steak, de Round-up ou de parc à thème, de poires d'Argentine, d'emballages plastiques ou d'antibiotiques, de douches vaginales bi-quotidiennes ou de déodorants sous les bras, cela viendra bien plus facilement que nous ne le supposons. Nos muscles de parlêtre sont simplement un peu ankylosés, foi d'anticoach !

Ou bien je passe pour un hypocrite, ou bien je vais m'enhardir peu à peu : acheter les tomates à un ami et sur son potager, puis le pain à un autre ami, avant de me lancer dans l'aventure des poules et des œufs (à la place de la piscine-signe-extérieur-de-richesse). En gros, parler, c'est mettre le doigt dans l'engrenage des engagements (diraient Marie-Louis-Georges Colomb, dit Christophe, et Achille Talon, mes deux maîtres à parler) !

De même, si je critique l'inhumanité des Ehpad, ou bien j'adhère aux Convivialistes, cette basse-cour d'intellos mouillés qui en appellent à des Ehpad conviviaux (tout aussi impossibles qu'une technologie modeste, qu'un Fisc sobre, une Finance abstinentes ou qu'un Politique insensible aux Lobbies) voire à un grand Ehpad nationalisé... Ou bien je prends mon

vieux père à la maison⁴³. Ce qui n'est pas un mince engagement (souvent impossible pour nombre de ménages), mais récurve à fond les stéréotypes habituels. Sans parler des relations sociales locales que cela bouleverse, vu les emplois que cela va susciter alentour, cette fois hors d'atteinte des gigantesques requins financiers spécialisés dans le pompage du vieillard légumineux et surtout l'assèchement de ses héritiers.

Si je parle un peu trop du scandale de la source abandonnée par le village pour laisser la gestion de l'eau à la Lyonnaise ou la Générale, il va falloir, à un moment donné, que je m'intéresse à la récupération de la pluie sur mes cent mètres carrés de toiture ! Se pose alors une cascade d'autres problèmes : vais-je donner mon argent aux fabricants de containers en plastique, ou trouver une méthode plus durable et personnelle ou locale ? Etc.

La principale raison pour laquelle les gens ne parlent guère, sauf le « small talk » pour vérifier l'état de non-agression mutuelle au plan vicinal ou celui du voisin de palier, c'est sans doute parce qu'ils savent confusément que la parole... engage. La parano ne vient qu'ensuite, comme un mauvais rêve couvrant une culpabilité mal assumée : si je ne parle plus, étouffant le sujet en moi, ne devrais-je pas plutôt penser que ledit sujet est mis en péril en général, sauf si, par hasard, il était pris en charge par le méchant étranger ? (Par bonheur, ce dernier est souvent aussi passif que moi dans le consumérisme : s'il était

⁴³ En courant aussi le risque de devenir un prolongement de la machine d'acharnement sanitaire !

vertueux et actif, en plus d'être « jaune », « noir » et doté d'un prénom impossible à prononcer en franchouillet standard, le pauvre prendrait le risque que je déboule un jour chez lui pour le lyncher !).

J'espère que mon lecteur favori, celui qui n'aurait pas saisi depuis un certain temps que ce qu'on doit entendre par « libérer le Sujet de la parole » peut avoir comme impact, *commence* à en deviner la portée. Elle n'est pas petite.

Car *Parler* plutôt que ramper entre les murailles du mutisme, de l'insulte indirecte, de l'allusion malsaine, des colères rentrées (ou sorties contre le conjoint pendant deux ans de conjugalité cauchemardesque avant divorce automatisé), de la propagation impunie de rumeurs, de la soumission aux idéologies médiatisées, aux vendeurs et aux vengeurs, etc, etc..., c'est retrouver rapidement un certain risque « noble », hélas oublié de la quasi-totalité d'une population à la fois assistée et exploitée, incitée à brouter n'importe quoi, et solidement contenue dans la file des gogos par des « agents de sécurité » en complets gris anthracite.

Et, finalement, c'est instiller partout la capacité retrouvée ou découverte de former les fiers groupes de solidarité et de civilité, d'échange, d'éducation et de travail qui sont appelés à se substituer aux structures massives de *l'accumulation* de pouvoir, d'argent et de technologie (notre fameux Poutecharma⁴⁴).

⁴⁴ Voir page 21. L'intérêt de ce néologisme baroque n'est pas seulement de soulever le cœur du lecteur, mais de rappeler que les quatre mouvements de la masse, du pouvoir, de la technologie et de l'argent se trouvent enlacés inextricablement et sans que l'un d'eux -comme l'argent- ne prenne l'ascendant sur

Donc, cela peut commencer petit et aller très loin, tout en fragmentant la massification en cristaux *plus* humains.

Un rêve, donc, auquel les « noïaques » (se *croyant* matérialistes) ne croient pas, bien évidemment, mais qui peut ici ou là, et ensuite ici *et* là, devenir la seule réalité opposable à la dévoration de l'humain et de la nature par la pyramide écrasante des algorithmes enchaînés.

Si vous n'êtes pas convaincu, relisez donc attentivement chaque étape. Mais si la conviction n'est toujours pas emportée, lisez les chapitre conclusifs suivants, où il est tenté, de venir à bout des obstacles décidément les plus puissants à une « redirection » *supportable* de la culture humaine, accomplissement d'une protopie réalisable, où notre espèce aurait enfin réussi à se débarrasser (au mieux pour quelques siècles, ne rêvons pas *trop*) de la peur de la liberté, ou plus exactement de la *crainte obsidionale de voir disparaître le Sujet de la parole*. Crainte paradoxalement retournée en haine inextinguible.

les autres. Ainsi de la monnaie -dématérialisée- qui ne serait rien sans la technologie, ni celle-ci sans la monnaie dématérialisée. Quant à la masse, on l'oublie souvent par peur ou pudeur : mais sans sa bêtise taurine -entretenu par argent et technologie, sous surveillance du pouvoir-, le « système » n'existerait pas trois minutes de plus.

8. Une société d'humains qui ne mâchent pas leurs mots (ni ne détruisent la nature)

On dira, en laissant tomber ce livre dans la ruelle du lit qu'il s'agit des *élucubrations d'un rêveur incorrigible*. Nous aurions pu, en effet, le sous-titrer ainsi.

Mais nous approchons du moment où « le réalisme » et ses experts en sont réduits au catastrophisme, éclairé ou non. Ce, d'autant plus que la conscience des catastrophes cumulées depuis la deuxième guerre mondiale en termes de survie de la vie planétaire a commencé -après avoir tardé longtemps⁴⁵- à se propager rapidement, voire à se généraliser, confrontant bientôt les élites mondiales à un dilemme : ou bien accepter un freinage drastique des menées dont elles tirent profit, ce qui peut leur sembler intolérable. Ou bien manœuvrer et -oui- *comploter* pour créer une situation franchement implosive. Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire que ce type de *solution* serait préféré à la terrifiante possibilité (pour les maîtres) de la perte du pouvoir. Il est donc bien temps de monter au créneau.

Nous sommes conscient du fait que des termes comme « parole », « amour », « solidarité », « commu-

⁴⁵ Justifiant la publication de notre débat sur « Pourquoi tardons-nous tant à devenir écologistes ? » (L'Harmattan, 2007). Heureusement, la problématique semble en être dépassée aujourd'hui. Mais prudence !

nauté » ou « réciprocité » sentent leur fleur bleue, voire leur humanisme inconsistant.

Mais, issu d'une tradition culturelle sophistiquée, nous n'en sommes pas moins parvenu à la ferme conclusion que la culture rationnelle, chrématistique et technologique *ne pourra pas* se charger de tous les mécanismes construits par la nature, ce qu'elle s'acharne pourtant à promettre. Y compris la nature... humaine qui en fait partie, et dont la dénégation hystérique des soi-disant modernes comme des fondamentalistes est certainement un obstacle non négligeable pour toute action cohérente de portée suffisante.

Mettons ici les points sur les i :

On ne va pas, avec le pathétique Eric Zemmour, incriminer les intellos franchouillots des années soixant-dix d'avoir « causé » la déconstruction-démolition de la culture en croyant que cette dernière était entièrement libre de se refonder elle-même. Ce serait sombrer dans le paradoxe, puisqu'il s'agirait, dans une perspective tout aussi prométhéenne, de déconstruire les déconstructeurs. Ce qui serait vain, justement parce que la nature est là, qui limite nos actions sur la culture, dans un sens comme dans un autre. Pour le dire aussi nettement que possible : il faut brider en nous tout idéalisme aussi bien religieux, populiste ou conservateur que néo-marxiste, anar, transhumano-cyborgiste ou communaliste : tout simplement parce que nous ne réaliserons rien du tout si nous ne tenons pas le plus grand compte des exigences du réel, dont un aspect est irréductiblement *naturel*.

Cette nature là, au fond de nos os et de nos cerveaux, impose des lois très simples, que même Thrasymaque semblait avoir négligées : *celle du haut et du bas, par exemple associée à la pesanteur.*

Car il ne faut pas chercher midi à quatorze heures (avec l'heure allemande ou sans elle) : la nature, ce n'est pas seulement ni d'abord le « mode de production » qui nous fonde. Ou plutôt, celui ci ne serait rien sans une *nécessité encore plus basique* : celle qui lie le haut au panoramique et au panoptique, et le bas à l'opacité du sol. A savoir que dans toute lutte pour exister qui s'appuie tant soit peu sur le regard (et la pensée qui l'interprète), il vaut mieux être en haut qu'en bas, parce qu'on y voit plus large, plus « ensemble ».

Que faire de ce truisme, me direz-vous ? Eh bien, un rappel salutaire et constant sur la réalité du pouvoir (et du *Poutecharma*, par voie de conséquence) : on aura beau prôner la beauté du « petit » (comme Schumacher), la merveille du local, le paradis du convivial, la bonté de Bécassine et de son village, les délices du pétrissage direct (comme Marie Antoinette dans le moulin du Trianon), absolument rien ne sera changé au fait que ces positions ne disposeront d'aucun pouvoir face à ceux (et enfin celui) qui regarderont du haut de la forteresse ou de la montagne sacrée les foules s'agiter *au dessous*. Et là, Canetti n'a pas tort en ramenant la question de la masse à celle du survivant unique de toutes les batailles.

Cette loi d'airain de la nature, nombre d'utopistes libertariens ou de communalistes actuels, semblent l'oublier avec une naïveté ou une rouerie confondantes. Il est inutile d'en rajouter en innocence.

Mettez trois militants ensemble, et vous pondrez un permanent. Confiez-lui le mouvement et vous aurez une dérive automatique vers le sommet de la colline puis de l'immeuble. Il en viendra à prendre l'avion tous les jours pour « négociier » avec les maîtres du monde dont il finira par être, à moins d'être déclassé et rétrogradé en bas d'échelle, sans bouger mais du seul fait de la montée des autres édifices.

Voilà d'abord ce que signifie « nature humaine », ou plutôt « participation d l'Humain à la nature et à ses lois. »

Ainsi, les quelques objectifs intéressants évoqués au chapitre précédent n'auraient strictement aucune consistance si nous ne nous occupions pas sérieusement de ce qui doit advenir des sommets occupables, pendant que nous jouerions à subvenir à nos besoins essentiels au fin fond du « local ».

Et ce travail n'est pas fait, parce qu'il est plus pénible que de rêver. Billy the Kid-Onfray (que j'aime tout de même, bien qu'il défouraille à tort et à travers⁴⁶) a raison de dénoncer la prise de pouvoir de « la gauche des goulags », qu'elle soit jacobine, léniniste, guévariste voire mélanchoniste, sur les girondismes ou les communalismes. Mais il ne semble pas avoir assez réfléchi sur la cause qui, à l'instar de la force de Coriolis, infléchit *toujours* les seconds vers les premiers. Il est encore bien trop idéaliste, peut-être parce qu'il est lui-même trop souvent invité vers les sommets, au nom du bon service accompli pour l'université populaire « de base ».

⁴⁶ Franchement, qui ne se fout pas de ce que Freud ait baisé sa belle-sœur tout en essayant de le cacher ? Ou qu'il ait lu le mot « Moi » dans Nietzsche et le mot « Masse » dans Hegel ?

Il y a des sommets, qu'on le veuille ou non, et depuis ceux-là des « snipers » bien équipés pourront toujours finir par tirer sur tout le monde et exercer finalement un chantage sur la foule -en bas- afin qu'elle devienne « leur » masse, tremblante et obédiente. De même pour le simple arnaqueur, bon grimpeur, car de là haut, le porte-voix publicitaire portera sur une planète entière de gogos consommateurs éventuels. Et cette planète, vue du satellite régissant nos huit milliards de portables, sera même *l'échelle idéale de l'Arnaque généralisée* ! Allez-vous supprimer les satellites ? Et les portables ? Les sommets ? Les immeubles ? Les collines ? Les lunettes ? Les fléchettes ? La pluie de tracts -internétisés ou non- ? Les gouttelettes de pubs pires que les coronavirus ? Allez-vous installer des gardiens qui interdisent l'accès aux ascenseurs aux gens armés (sauf à eux-mêmes, évidemment ?)⁴⁷

Non ? Alors, comment allez-vous faire pour que vive le convivialisme au-delà de quelques bons sentiments vite récupérés ? Je ne dis pas qu'il soit impossible de finir par faire descendre l'apprenti-Tyran de son perchoir, et de dissuader ses successeurs « de gauche » ou « écolos » de grimper pour prendre sa place, mais comment faisons-nous ? Croyez-vous que la règle vaticane de la « subsidiarité » y suffira ?

Les Grecs n'avaient réussi à défendre la démocratie (le pouvoir municipal) que parce que la force décuplée par la culture ne permettait pas (avant qu'Alexandre arrive) de dépasser la ville ou la

⁴⁷ Mais alors, comme demandait le camarade Juvénal, *Quis custodiet ipsos custodes*, qui gardera ces gardiens, hein ?

fédération de villes. Mais nos contemporains ont affaire à une énergie humaine si démultipliée que ni la limite urbaine, ni celle de la Nation ne peuvent plus désormais enrayer son déploiement monstrueux, dont l'unique but est de rendre chaque Humain transparent et impuissant dans le TOUS totipotent.

Le problème devient donc : qu'est-ce qui peut faire reculer le « Poutecharma »⁴⁸ au stade de la mondialité ? Et mieux encore : qui pourrait le brider pour au moins plusieurs siècles sans trop de risques ?

Chacun sent bien que pour répondre à ces questions en accord avec le principe du « pacte de la parole » et du respect de l'intersubjectivité concrète qu'il implique, il faudra dissocier et bouleverser les empilements et les intrications de structures de pouvoir, d'argent et de technologie qui se sont généralisées mondialement depuis -pour le moins- quelques centaines d'années. Autant dire que la tâche, face à ce lierre grimpant devenu fou et couvrant la planète, est gigantesque autant que « radicale ». A la mesure même de sa nécessité urgente.

Nous ne pouvons ici, avec nos si faibles forces mentales et sociales, qu'indiquer la direction à prendre : *du côté de là où ça fait mal !*

Tout d'abord, il faut qu'une légitimité claire du principe apparaisse, au cœur même du fouillis de références aux Droits Humains, dégagée notamment de l'ambiguïté du rôle médiateur des Etats-Nations et des institutions internationales ou mondiales.

⁴⁸ Rappel : l'énorme bête formée du POUvoir, de la TECHnologie, de l'ARgent et de la MASse (pour le lecteur qui prendrait le train en marche à la page 112)

Nous voila prêts, décidément, à reprendre la maison humaine à ses fondements s'il le faut.

I. *Le principe de souveraineté* doit impérativement être réservé au Sujet individuel, et ne *jamais* être transféré à aucune instance étatique ni même communale. Ce qui ne doit en rien empêcher le citoyen de participer pleinement à des assemblées décisionnaires, lesquelles *devraient adopter préférentiellement* la règle de l'unanimité (de façon à n'exclure personne du choix final).

La traduction immédiate de ce principe désormais « absolu », c'est que les positions de surplomb des institutions vis-à-vis des individus et de leurs réseaux de solidarité directs -où seuls l'acte de parole est valide- *doivent être rendues tout bonnement illégales*. Plus aucune personne, privée ou publique, ne doit pouvoir naviguer dans des sphères inaccessibles aux Sujets singuliers « de base », en se targuant d'une quelconque « autorité déléguée », d'un soi-disant « ministère », élu ou non. L'idée même d'une « raison d'Etat » doit être poursuivie pénalement⁴⁹, sans parler, bien sûr d'une prétendue « fonction régaliennne ». Le principe même de tout « pouvoir sur » doit être aboli, sans, pourtant, que le fonctionnement des groupes humains soit affecté dans leur vie et leur dignité (Ce qui implique le principe d'autonomie).

⁴⁹ *Cela peut sembler utopique*. Pourtant nous y sommes presque : la procédure d'« empeachment » du président Américain en approche un peu. Il est vrai qu'elle n'a pas d'équivalent au monde, et découle justement d'un passé de volontarisme politique : celui de la naissance des Etats-Unis. Nous la « complétons » seulement par le principe de démocratie directe.

Aucun prétexte de légitimité démocratique, de simplification technique ou d'économie d'échelle ne doit plus être accepté ni même toléré, dès lors qu'il facilite puis rend inévitable une différence de pouvoir entre ceux qui contrôlent la vie de tous, et ceux qui vivent en relation avec leurs « pairs », ces derniers étant les êtres humains eux-mêmes, sans considération de « rang »⁵⁰.

Notons qu'il ne s'agit pas non plus d'une mouture de l'économisme ordo-libéral fustigeant les monopoles et organisant la concurrence ou soutenant les pme. On pourrait même soutenir que la « pluralité » vers laquelle nous incitons à tourner les regards est précisément une « anti-concurrence », car elle ne se détruit pas en avançant, tout en maintenant un joli désordre amical sous l'arbre à palabre. Mais ce n'est pas non plus une accumulation de gains réciproques : c'est plutôt une dissémination réciprocaire⁵¹.

Il s'agit désormais d'une question de vie ou de mort pour l'humanité : massifiée et engloutie dans sa propre servitude envers le maître enfin totisapient grâce à l'informatisation et la connexion générales, celle-ci ne peut retrouver vie et avenir que si personne ne se trouve plus en position de devenir cette puissance complète, seul ou dans une caste spécifique.

⁵⁰ La notion de « suiveurs » qui est explicite dans le mot « volk » (racine germanique du mot anglais « folk », lequel s'entend bien comme ce qui a trait aux « followers », par s), opposition au « leader » (ou au « Führer »).

⁵¹ Nous détournons ici vers l'économie un concept de J. Derrida. (nous recourons aussi au mot « amivédique », inspiré du grec : amoibos, le cadeau en retour).

II. Ainsi devons-nous un jour ou l'autre nous attaquer *en même temps* aux plus néfastes des différentes *fictions instituées* et ancrées, aux piliers imaginaires qui assurent le cancer *Poutecharma* de sa pérennité jusqu'à la destruction finale : par exemple, la *Représentation* (fondant le pouvoir politique), la *Personne Morale* (fondant le pouvoir économique), ou le droit (romain) *d'abuser* de sa propriété sur les choses et d'ignorer les « externalités » d'un système fabriqué (fondant le pouvoir techno-scientifique, l'actuelle religion dominante).

Si nous ne pouvons pas remettre en question, par paresse ou crainte intellectuelle et morale, *les avatars de la représentation* -fondant aujourd'hui tout le paysage politico-social-, nous n'avancerons pas.

C'est elle qui induit la dérive automatique de la caste des permanents dans les partis, les associations, les entreprises. Qui autorise les cumuls d « mandats ». Qui fabrique littéralement la pyramide d'élites structurant la « boîte de Pétri » enveloppant la masse.

Si nous ne pouvons questionner « *la personne morale* », qui permet insensiblement de passer des gens réels à de monstrueuses colonnes invasives, légitimées au nom de la consolidation d'intérêts supposés communs, nous n'avancerons pas. C'est elle qui organise le clivage entre la propriété personnelle des biens d'usage et l'appropriation collective (privée ou publique) des moyens sociaux de vivre et de produire. En apparence inodore et sans saveur, innocente et insignifiante, mais « bien utile », la « personne morale » se cache derrière les attaques retentissantes et paradoxales de la propriété en soi, menant le plus souvent à des effets catastrophiques.

A noter que cette haine de « l'en propre », caractéristique d'un anarchisme sans cervelle, n'est que la traduction jalouse de la (para)noïa dont nous avons pointé la puissance délétère : comme si autrui fondait sa méchanceté foncière (c'est le cas de le dire) sur le simple fait de posséder son deux-pièces ou sa maisonnette de parpaings.

De ce point de vue, il faut être aveugle pour ne pas constater l'immense mouvement de *dépossession* des pauvres par les banques, les fonds de pension, les Etats, etc. qui est actuellement en cours, et qui rend très actuelle l'antique « réforme » consistant, de siècle en siècle, à « rendre » la terre et les maisons aux individus et aux familles qui y vivent et y travaillent. La seule vraie « réforme » qui aurait un sens -à l'inverse de la paupérisation programmée par le macronisme après d'autres-, serait ici de protéger la propriété du « moyen de vie » comme *inaliénable, et ceci au plan individuel, familial et communal*. Ainsi pourrait être enrayé le mouvement de fond, cependant presque inaperçu, de mise en vente à perte de la plupart des habitations de villages par des retraités désormais incapables de payer l'Ehpad (encore lui !). Ou plus classiquement, la fragmentation des biens par le traitement léonin des héritages, compensée par le « remembrement » d'immenses terres consacrées à l'agriculture et la foresterie intensives, destructrices de vie. (Ce qui implique une redistribution fondatrice complète et juste des biens appelés à devenir *définitivement non aliénables*⁵²).

⁵² Ce qui peut sembler utopique au premier abord a été très finement étudié dans le droit des communautés amérindiennes ou celui des tribus de plusieurs peuples du Pacifique. Aucune

Autre méfait de la « personne morale » : Comment faire de la découverte d'un chercheur la pièce manquante d'un déferlement technologique sur la planète ? Comment s'emparer de la propriété intellectuelle ou artistique d'un véritable auteur, sinon en rendant possible son transfert à un jeu de « sociétés » ou à un réseau d'écrans (fondations, associations, etc.) ? Instituez l'impossibilité de ces transferts, et reconnaissez le lien absolu entre l'œuvre et son auteur « réel », et vous aurez enlevé au Poutecharma l'un de ses outils favoris de spoliation et de production de dégâts majeurs.

D'ailleurs, si nous ne pouvons pas interroger le droit même de proposer des projets massifs, qu'ils proviennent de groupements industriels ou financiers ou d'individus s'adressant à eux, nous n'avancerons pas.

Ce ne sont là que *quelques* exemples, encore bien peu dégrossis, du travail à accomplir pour extirper toutes les racines d'un « totalisme » qui occulte sa vérité sous les apparences du « libéralisme » ou du « socialisme » (ou de leurs divers accouplements).

Mais, en raison même de son but -la mise au centre du collectif du Sujet de la parole vive, notre projet ne peut pas se contenter d'une position « apophatique » (négative). Il doit aussi et encore plus nettement et résolument avancer sur les concepts à *promouvoir*. Nous en voyons deux, en particulier, dont le croisement semble indispensable :

complexité n'a rebuté les juristes et les résultats en sont aujourd'hui probants et efficaces (bien qu'imparfaits). N'oublions pas nos propres fondateurs occidentaux de droits de propriété : Solon, Clithène, les Gracques, etc.

-*le principe de pluralité*, qui, l'emportant même sur celui de la différence fonctionnelle (corporations durkheimiennes, castes indiennes, etc.), place au centre la préoccupation de permettre aux personnes de s'adonner à une « position » partagée avec d'autres sur la scène sociale, telle que sa différence permet un débat permanent, une confrontation. Cette « conversation » est en effet la condition d'une parole qui ne se déforme pas trop dans un discours unique sans limite.

-*Le principe d'autonomie*, qui n'a rien à voir avec l'isolement mental *d'homo oeconomicus*, mais tout avec le droit des plus petites entités composées d'humains directement responsables (individu, groupe familial, groupe vicinal, ville, etc.) à subvenir *le plus possible* à leurs besoins sans faire appel à l'échange extérieur, et à limiter cet échange quand ils y sont contraints. (Ce qui limite l'intérêt des fournisseurs à envahir les marchés locaux et à s'enfler comme des tiques du sang de leurs victimes).

Ce principe doit permettre un respect bien plus grand de Gaïa, parce qu'il induit une auto-limitation des besoins et des moyens de les satisfaire. Mais sa raison d'être est qu'il fonde le sujet d'une parole pleine d'enjeu vital, limitant de ce fait son emploi étioilé dans le divertissement et le gâchis absurdes.

Le principe de pluralité -que nous avons beaucoup travaillé, et qui a donné lieu à plusieurs livres- ne doit pas être mal compris, car le mot « pluralité » peut être entendu en un sens banal et vague, fade, ou dans celui d'un conflit entre spécialisations, intérêts, opinions, etc.

Or, la seule raison de retenir le terme ici, c'est que sans pluralité des Sujets de la parole, cette dernière

disparaît. Ce qui se déduit du fonctionnement même de la parole, toujours divisée entre son engagement implicite et le discours sur les choses qui la manifeste.

En effet, le but de la parole ayant toujours été de constituer et de consolider l'unité d'un groupe, elle ne peut être reçue que dans un échange de discours tendant à l'unification. Ce qui est un *risque constant* de dénaturation de la parole elle-même comme engagement dans le pacte d'indétermination mutuelle.

D'ailleurs, au fil des temps, toute conversation a tendance à partir d'une libre controverse riche de métaphores, à s'avancer vers la langue de bois, puis vers l'autoréférence. Si elle ne veut pas alors être emportée dans le tourbillon du non-sens (propre à l'approche du paradoxe), elle doit alors se renouveler en repartant vers la parole vive, pour former un autre cycle dans une spirale évolutive plus générale.

Mais pour des contemporains en proie à un certain état de la conversation orchestrale (globale et historique), le mieux est toujours de former les conditions d'un débat aussi vif que possible, ce qui implique une pluralité de positionnements des sujets.

Attention, donc : ces positionnements correspondent à des discours, des types argumentaires, dont les « Sujets » ne sont pas vraiment les personnes, mais plutôt des *personnages* sur lesquels les personnes s'alignent. On distinguera alors nettement la personne (comme *vrai* Sujet) en tant qu'elle garde toujours une part d'énigme et peut trahir à tout moment le personnage reconnu par tout le monde, ou encore enrichir celui-ci d'un apport, d'un style personnalisé.

Dans notre problématique curative de la culture (quelle ambition !), il est essentiel que la pluralité sur

la scène politique et idéologique renvoie à une pluralité secrète, mais bien plus importante : celle des Sujets réels de la parole qui ne se prédéterminent jamais ni ne se renvoient mutuellement à la conformité à des personnages-marionnettes nécessairement simplifiés et caricaturaux. Cela veut dire que la construction collective de cette scène doit se réorienter fréquemment pour que les personnages reçus et reconnus laissent toujours en eux un « appel » à la reconnaissance plus profonde des Sujets de la parole. Autrement dit : la scène sociopolitique et économique doit constamment faciliter au mieux l'émergence, l'apparition et l'intervention du *vrai* Sujet. Et comme, désormais, nous le savons explicitement (grâce aux sciences de la culture finissant par comprendre qu'elles lui appartiennent !), il n'est plus besoin de recourir à une transcendance divine. Le sujet n'est pas le Dieu disant : « je suis celui qui suis », mais le Sujet humain qui se contente, en parlant à ses pairs, de leur soutenir (sans pouvoir jamais le prouver) qu'il est libre de s'engager ou non⁵³.

Trêve de théorie un peu longue à déplier : nous devons inventer une pluralité qui soutienne les sujets au lieu de les vexer, de les accabler et finalement de les dissoudre comme le totalisme mondialitaire actuel.

⁵³ Donc, pas de blabla inutile sur la « transcendance », sinon la curaille rapplique aussitôt. Individuellement, je n'ai rien contre, mais leur uniforme invisible forme trop vite une muraille d'où domineront bientôt des hiérarques classiques ne laissant plus à choisir que l'enfer ou le paradis. Idem pour la « transcendance » du Réel, qui est un appât irrésistible à la curaille technoscientiste et à ses mandarins, encore plus fanatiques.

Attention encore : pas question de se rabattre par dépit sur les totalités nationales du siècle dernier, si dangereuses quand elles se dotent d'armements monstrueux et d'idéologies stupidement antagoniques. Il faut plutôt construire une mondialité qui se change elle-même en support d'une pluralité de personnages *sympathisants des vrais sujets*. Ce n'est qui n'est peut-être pas si compliqué. *Quels sont ceux, parmi les personnages disponibles dans l'imaginaire et le symbolique, qui soutiennent le mieux la parole vive ?*

Voilà ce que nous proposons sur cette question.

Le Sujet de la parole (le seul « vrai » sujet humain en tant que la parole nous engage réciproquement sur de l'indéterminité⁵⁴) l'est surtout dans le cadre de quelques « loyautés » pratiquement irréductibles les unes aux autres : le Familier (famille biologique, parenté symbolique et domaine de l'amitié ou de la fréquentation très proche), le Sociétal (qui représente la globalité de référence -Nation ou même Monde-, souvent associé à une capacité de sacrifice de soi pour un idéal universel.) On a beau tenter de faire passer le Sociétal pour du Familier (comme dans « la grande famille humaine », dont parle René Cassin, « l'inventeur » de la déclaration universelle des droits de l'Homme), on n'y arrivera que dans une métaphore hautement contestable et contestée. Autrement dit, la scène la plus « signifiante » se trouve spontanément bâtie sur cette opposition première.

Ensuite, il suffit de penser à des rôles d'intermédiation (comme dans le théâtre), dans le sens

⁵⁴ Ce qui ne signifie pas que le sujet n'est pas... *bien déterminé* à endurer cet engagement là !

Familier-Sociétal et dans l'autre, pour obtenir déjà quatre coins de notre scène anthropologique : l'artiste ou le chamane sont plutôt des personnages médiateurs fortement ancrés dans le Familier. Le juriste et le technicien -fabriquant de règles physiques- des ambassadeurs du Sociétal auprès des personnes et des groupes.

On peut alors couper ces quatre grandes dimensions pour créer des catégories opposables qui leur soient intérieures : le juriste, par exemple, peut être davantage une émanation des revendications de la personne et du familier, *ou au contraire* préparer et défendre des lois pour le service du Sociétal, etc.

L'intérêt de cette fiction dimensionnelle est multiple : d'abord, on ne peut empêcher les gens de faire préférentiellement allégeance à l'une d'entre elles, correspondant à une réalité si forte que même l'opposant ne peut nier sa réalité (sinon sa « fonction »). Même celui qui « choisit » de défendre le Familier ne peut s'interdire d'admettre que le Sociétal, comme bord externe du groupe, est une réalité absolument indéniable. Et pourtant reconnaître ces « penchants » ne saurait conduire à nier qu'ils dépendent entièrement du « libre choix », modifiable à tout moment, de la personne. Bien plus que d'autres positionnements qui ne forment que des singularités, des isolats mentaux ou sentimentaux, on s'attend même à ce que ces choix s'inversent (un peu comme dans la culture nord-américaine un juriste va être successivement avocat ou procureur). Il y a donc une prédisposition de la scène à soutenir le sujet de l'acte en arrière-plan.

Le second avantage de cette fiction, c'est qu'elle peut donner lieu à une « territorialisation ». Par exemple, même si le Familier peut ignorer les distances physiques qui séparent ses membres et associés, il existe toujours des « lieux » où se déroulent des rituels de rassemblement. Et ces lieux sont toujours plus ou moins des « maisons » et pas des espaces publics (sauf empiètements particuliers).

Inversement pour le Sociétal.

Les territoires sont une vieille affaire évolutionnaire de centaines de millions d'années. Ils imprègnent nos corps, nos cœurs et nos esprits. Ils sont visibles et stables et suffisent parfois à « définir » les personnages qui s'y situent, sans pour autant prédéterminer les personnes. Ils sont éminemment protecteurs de la propriété et de l'identité, tout en pouvant être l'objet de règles concernant leur forme et leur contenu. Ainsi, par exemple, il existe de grandes affinités entre le « Local » et le Familier », et d'autres affinités entre le Sociétal et le territoire le plus étendu de la culture commune, comme la planète aujourd'hui (après la Nation et son extension impériale).

Le problème est qu'en enchâssant le territoire du Familier *dans* celui du Sociétal, on produit automatiquement de la subordination, de l'abaissement du premier par rapport au second.

Or il existe une solution, si l'on veut faire du Mondial une scène acceptant l'un et l'autre, voire d'autres dimensions encore comme « égales » en dignité et en puissance : c'est de diviser la sphère terrestre en « bandes territoriales » instituées comme domaines relevant de chacune de ces dimensions. Ainsi, on constitue une « plurimondialité » où les

positions de chacun peuvent se trouver facilitées, soutenues, aimées, par des territoires de taille considérable, qui, pour ainsi dire, les projettent sur la mappemonde, et projettent en même temps leur conversation contradictoire, leur débat sans « solution » autre que sa propre continuation.

« Pure utopie ! » dira-t-on. Pourtant, des domaines d'intérêt international ou mondial existent déjà, certes à un état embryonnaire : grands parcs naturels, sites présumés appartenir au « patrimoine mondial de l'humanité », zones de protection d'espèces en danger, zones démilitarisées relevant de l'ONU, etc, etc. On observe aussi des ébauches de territoires imaginaires associant une région ou une culture et un « domaine ». Citera-t-on le film « Tanguy », où Etienne Chatiliez semble soutenir la thèse selon laquelle la culture du Familier... c'est la Chine (en paraissant négliger les effets de la politique de l'enfant unique » ? Bien entendu, on est encore très loin d'inventer un monde propre du Familier indépendamment d'une société existante, mais l'idée n'est pas très loin. On pourrait aussi, dans ce registre, recenser de nombreuses œuvres où les Etats-Unis deviennent le modèle d'une vie sociale extraordinairement préoccupée par la question de la « rule of law », etc. Autrement dit, il existe déjà une tendance à associer des Nations à des « Positions » qui ne sont pas si éloignées de nos « Domaines ».

Il n'est question ici que d'amplifier peu à peu la reconnaissance spécifique de ce type de territoire et surtout d'assurer toujours mieux leur légitimité indépendante de celle des Nations.

C'est un objectif indispensable, parce qu'il n'existe pas de scénographie de la pluralité qui se rapproche mieux de celle qui découle de la métaphore « conversationnelle » entre choix personnels.

On peut alors réfléchir à l'expression territoriale de ces domaines régionalisant le monde. On peut penser, par exemple, à un *domaine du Familier*, associé préférentiellement à la localité communale n'excédant pas le « small is beautiful » d'Ernst-Friedrich Schumacher. Un *domaine de la Ville* peut aussi être dessiné, à condition qu'il ne dépende pas des logiques de massification induisant aujourd'hui les mégapoles ni celle de concentrations éco-fascistes, mais trouve sa propre « vérité ». Ce n'est pas un hasard, si cette dernière impliquerait un plus grand appui sur la position « légaliste » au sens de l'assemblée politique, dont l'âge classique fut -et reste à mon avis- la cité démocratique ancienne (alors que la localité villageoise n'a pas tant besoin de « lois » que de « palabres » en commun.).

Sur le même axe du *nombre*, on pourra aussi dégager un *Domaine de la Nature sauvage*⁵⁵ qui est plutôt celui de l'affrontement entre la personne seule ou en petit nombre et la majesté du monde naturel non modifié en permanence par l'intervention humaine. Tandis qu'à l'autre extrémité, un *Domaine du débat*

⁵⁵ Là encore, les affrontements entre M. Bolsonaro et l'opinion internationale concernant la valeur patrimoniale mondiale de l'Amazonie, évoquent -en pointillés- la possibilité même de dépasser la « propriété nationale » d'un territoire, possibilité déjà juridiquement expérimentée pour certains espaces du Pôle Sud, etc. Ceci étant nettement orienté dans le sens d'un « type », comme celui attribué au monde sauvage.

mondial peut être dédié à la seule organisation de la négociation entre les autres domaines, mais sans aucune notion de souveraineté *sur* eux.

Un Domaine de la Culture en tant que libre dévouement à la recherche scientifique et artistique peut émerger aussi.

Enfin, un *Domaine de la Technologie* peut disposer de larges droits d'invention et de proposition, là encore en se tenant à l'écart de toute volonté d'ingérence et de domination sur les autres, comme elle en témoigne aujourd'hui.

Il va de soi que, comme les actuelles Nations territorialisées, ces Domaines de positionnement posséderaient des « ambassades » et des formes de présence pratique chez les autres, de sorte que le principe pluraliste soit respecté chez soi aussi bien qu'entre eux.

On peut aussi imaginer que le genre de territoire puisse varier considérablement et autoriser des recouvrements. Par exemple, les territoires liés à des « savoirs » (culture et technologie) peuvent exister sous formes de dissémination de hauts-lieux, tandis que le domaine naturel exige une continuité, et que la Ville et le Local ont besoin de plus ou moins vastes « arrière-pays » (au sens du *pagus* ancien) ou hinterlands assurant leur approvisionnement auto-suffisant.

Résumons l'intérêt de cet imaginaire : il organise la limitation de grands types de passion humaine par la souveraineté idéologique et territoriale de chacun d'entre eux, puisque la planète, désormais, est partagée en « positions » à la fois pratiques et subjectives, et non plus en nations à prétention

identitaire, chacune totalisante. Il permet aussi, sans attendre une fonctionnalisation de chaque aire domaniale, une réciprocité fondamentale : le Domaine sociétal aide chacun à se rencontrer utilement pour discuter des problèmes frontaliers et des échanges résiduels ou des initiatives communes (comme un investissement commun pour les voyages dans l'Espace, par exemple !). Le Domaine familial ressource chaque Humain (qui peut à tout moment s'en faire citoyen) de même que le Domaine Naturel. Le Domaine culturel reçoit quiconque veut « se cultiver » sans exiger une scolarité disciplinaire rendue obligatoire). Le Domaine Technologique devient une pépinière des curiosités, sans pour autant être systématiquement attendu au tournant par les hyènes de la finance. Etc. Mais laissons le lecteur broder sur le thème.

Rappelons seulement que le principe de *pluralité* ne saurait se suffire en lui-même s'il n'est pas tissé avec l'autre principe : *l'autonomie*, lequel à chaque échelle et dans chaque domaine, assure à chaque entité humaine un vrai droit d'autosuffisance, et donc un vrai droit de se défendre de toute domination faisant chantage à la dépendance.

Cette autonomie est aussi le cœur de l'idéologie de « respect du sujet libre » qui fonde notre approche, en accord avec quelques connaissances acquises sur le fonctionnement de la culture parolière.

L'idéal du sujet s'y centre non pas sur la domination, la caricature d'idéal qu'est la « maîtrise du monde », le nombre de suiveurs, etc., mais sur le succès glorieux d'un accomplissement « autonome » du groupe de fréquentation et de parole vive, dans le

groupe de réciprocité plus large, et sa fédération à extension planétaire⁵⁶.

Il ne s'agit donc *pas d'échapper à une mondialité de fait*, et qui, par ailleurs, devient la condition même de l'émergence de territoires spécifiques, singuliers et souverains de « domaines de réciprocité » mais il faut bien voir comment cette émergence s'articule avec cette mondialité. Les « domaines de façons de vivre »⁵⁷ ne remplacent pas les nations, qui, elles, ont préfiguré en miniature l'universalité philosophique qu'elles ont finalement réalisée. Car les nations sont à la fois des hologrammes de la totalité mondiale et des départements de l'Etat universel. *Au contraire*, les *domaines* paraissent une fragmentation nécessaire de *cette universalité devenue strate de l'Arnaque* par excellence (échelle d'accumulation des richesses et des pouvoirs nécessaires à la manipulation des gens).

Mais cette fragmentation *doit conserver le concept de sa propre origine*, sous peine, pour ces domaines souverains, de redevenir des « parties d'un grand Tout ». Elle opère ce « miracle » sous deux espèces d'actions : -1. Elle conserve la mondialité unitaire comme champ de débat (et non comme « peuple »), entre des domaines souverains et *jamais comme instance de décision*. Elle ne peut plus, par exemple, construire des armées alliées au nom de l'ONU pour

⁵⁶ A noter que les plateformes de type «Facebook» sont exactement à l'inverse, une exploitation éhontée -commerciale et policière- de la proximité amicale. Je partage ici complètement le point de vue de Bernard Stiegler.

⁵⁷ Il faut encore leur trouver une dénomination synthétique, mais leur contenu doit être clairement évoqué dans un nom plus court, ce qui n'est pas facile.

aller combattre certains domaines⁵⁸. Elle ne peut plus non plus -sauf par accords mutuels bi- ou multilatéraux « investir » ou engager (à l'aide d'une banque mondiale) de grands travaux dans l'un ou l'autre des domaines au nom du « Bien commun », *le seul bien commun reconnu comme décisif étant le principe de réciprocité lui-même.*

-2. Elle *divise* la mondialité unique (et donc la référence fantasmatique du pouvoir suprême) en mondialités séparées correspondant à des affiliations également séparées des domaines différents du « soi » et de la « réciprocité ».

En effet, le domaine de mode de vie n'est jamais seulement une pure entité géographique vide, à remplir par des « populations » considérées abstraitement, car il s'apparente toujours à un genre principal d'activité humaine indiquant *une différence subjective authentique et concrète*. Il n'existe pas une infinité de ces genres principaux, car ils se ramènent à une pluralité de grands choix de vie collective. Ainsi : « vivre en nature », « monde du village », ou encore : « vie urbaine », « collectivité d'étude », « techno-centre », etc. Plus profondément, on a ici affaire à des modulations d'une logique élémentaire du choix d'existence (et non à un zonage »): agir sur place, se déplacer vers un but lointain, faire venir autrui « chez soi », etc. Ce qui signifie que n'importe quel choix effectif peut -et doit- basculer à un moment de la vie vers un autre qui le renvoie à l'être, comme à l'une de

⁵⁸ Ce qui n'interdit certes pas des coalitions formées pour rétablir la paix régionale, ou pour détruire le trafic militarisé exterminant des espèces rares, ni la caution internationale de ces rassemblements. Etc.

ses facettes nécessaires. Le « domaine » n'est donc pas un enfermement, mais plutôt une étape d'accomplissement de soi.

Cependant, pris dans un présent donné, il se concentre en lui-même pour refléter cette « ponctualité » ou « singularité » que serait le Sujet.

Pour prendre un exemple pratique : dans ce futur éventuellement proche, mon village n'aurait pas affaire à une pyramide de notables « élus » formant le monument national lui-même imbriqué dans la représentation internationale, mais directement à une *fédération mondiale des villages* défendant leur « propre » mode de vie face à d'autres au plus haut niveau de négociation des différences⁵⁹.

Il va sans dire que les domaines physiques correspondant à ces choix ne relèvent de la même logique qu'en tant que « positions » successives dans une même conversation « anthropologique », de sorte que les espaces occupés pourraient se juxtaposer sans se confondre. Par exemple, si les *collectivités d'étude* dans des « hauts-lieux » dont le mode commun est la « diaspora », la dispersion à la surface de la planète, ils « signifient » qu'un territoire n'est pas nécessairement une surface couvrante, mais qu'il est aussi un « point » où l'être se « recueille ». Leurs domaines sont géographiquement petits (colline, vallée, etc.). Elle ne se rejoignent que dans leur « mondialité imaginaire d'affiliation ». Par ailleurs, celle-ci comme toute mondialité de la Pluralité, ne pourrait être que

⁵⁹ Attention aux futurs « permanents », encore non-nés, d'une telle fédération. Comment éviter leur gestation et leur éclosion en dépit des formes de démocratie directe généralisée, voilà un problème stimulant !

délibérative et sans aucune propriété autre que partagée par les domaines partie-prenante.

Les *technocentres* sont, dans cette protopie, des domaines associés davantage à des lignes de communication dont ils ont la charge (des sortes « d'axones »), mais n'ont pas qualité à « envahir » les autres territoires. Les vies en nature, en revanche, disposent de *continuités* écologiques qui peuvent être fort vastes (éventuellement transcontinentales) et relativement peu peuplées. Les *vies citadines* sont organisées dans des espaces urbanisés, mais la taille de ces derniers n'est plus poussée vers la cancérisation sans limites, car ils correspondent à la logique propre déterminée par l'agora et non à une fonctionnalité au service de la strate universelle de gestion des populations. On peut aussi imaginer un domaine villageois en patchwork, mais à condition encore que chacun des villages *puisse vivre largement du sien* en termes de ressources naturelles et surtout de forces humaines directes.

Ainsi, la mondialité se survit et se dépasse en se limitant sous deux formes : elle cède toute espèce de souveraineté collective aux *domaines de mode de vie*, et toute espèce de délégation aux affiliations de ces domaines fédérés en *genres de vie collective*.

Ces genres, à la fois « régions mondiales » et limités par leur spécificité⁶⁰, ne peuvent en effet avoir un rôle d'instance de validation symbolique et de reconnaissance de la réciprocité comme valeur essentielle que s'ils prennent une extension

⁶⁰ Laquelle n'est *jamais* une « spécialisation » fonctionnelle, inspirée ou non par un « marché » ou une logique technocratique de gestion globale (« plaificatrice »).

planétaire ; laquelle ne peut se soutenir sans paradoxe qu'en déterminant les limites de son « groupe de territoires » propre. Par exemple, un groupe « mondial » de territoires de la culture constitué d'une constellation diversifiée de hauts-lieux de méditation, de recherche, de rencontre, de débats, d'initiation, etc. ou encore, une aire également mondiale de la civilité, de l'urbanité, etc.

La mondialité n'est donc plus ici un but, une espèce de projection volontariste comme dans les associations des temps « internationaux » (qui n'était - et n'est encore- que la facette pacifiste de l'impérialisme et de sa source nationaliste). Elle devient au contraire un *point de départ* assumé pour dessiner une géographie de la pluralité et de la souveraineté des groupes de taille humaine, reconstitués *en deçà* de l'échelle les faisant verser dans la logique de l'Arnaque inévitable et de son emballement catastrophique inéluctable⁶¹.

Il s'agit bien ici d'un principe de découpage d'aires exclusivement attribuables aux relations familiales ou à leur extension réciprocaire, les aires dessinées ainsi se recouvrant en partie ou en totalité : par exemple la *diaspora* des hauts lieux culturels recouvre en partie l'aire des *civilités*, ou celui des *lieux de vie* (unités de

⁶¹ Rappelons-nous que l'emportement spéculatif récurrent, directement issu de la volonté de gruger autrui en le transformant en « perdant », est un véritable paradigme du phénomène catastrophique. La crise financière mondiale de 2008 a été entièrement basée sur l'arnaque des *subprimes* titrisés, c'est-à-dire sur la ruine programmée des accédants à la propriété à crédit. Autrement dit, sur la capacité de nuisance mondiale de la finance américaine.

familiarité concrète), et inversement. Mais en même temps, les territoires souverains concrets, que nous rapportons précisément aux Proches évoqués précédemment, se distinguent en termes de droit, de fonctionnement, d'allégeances, etc. Ils sont les principaux bénéficiaires d'un transfert de souverainetés de la part des « arrondissements » ou des « provinces » de l'administration mondiale que sont devenus les Etats-Nations.

C'est grâce à ce transfert en direction d'instances à la fois plus globales et plus intimes ou réciprocitaires que le Sujet pourrait désormais confondre sa démarche idéalisante, toujours universalisante, et quelque chose qui ferait retour vers l'intime et le respect mutuel, la reconnaissance de valorisation réciproque dans la simple parole de reconnaissance mutuelle⁶². Il n'aurait plus le sentiment de « rétrécir » en se vouant aux charmes de la vie amicale et familière, parce que celle-ci se proposerait elle-même en but des institutions d'échange symbolique comme les hauts-lieux de culture ou les cités politiques.

La technicité, bien sûr, demeure vivante, dans cette proposition, mais elle perd ce rôle de soubassement, d'hypostase de l'Arnaque qu'elle a été jusqu'ici, ne serait-ce que parce qu'elle n'est plus en état d'imposer un chantage à la « possibilité », désormais concentrée sur le pacte Amour-Equité, et inscrite dans la territorialisation nouvelle du monde.

⁶² Ce qui n'est si éloigné que cela de l'idéalisme individualiste de Marx concernant le « dépérissement de l'Etat » comme concept. C'est juste plus détaillé et moins « naïf » (au sens où nous ne pouvons plus faire confiance dans la seule « socialisation des forces productives »).

Dans la protopie la plus favorable - à travailler comme exercice-, le monde de la « dictature » Amour/Équité devrait pouvoir fonctionner aussi bien avec des chevaux, des signaux à bras, de moulins à eau, qu'avec internet et des satellites. *Le principe doit l'emporter sur son moyen.*

En tout cas, plus question d'accepter le chantage technologique industrialisé et financiarisé *comme préalable et condition de la vie sociale*. Plus question d'accepter le déferlement technologique, fût ce sous le prétexte d'un techno-écologisme ou d'un éco-urbanisme futuriste ! L'ennemi est clairement désigné, fût-il déguisé en éolien ou en solarien, voire en béton-verdurien ! C'est tout simplement l'amalgame du Poutecharma (pouvoir / technique / argent / masse), qui se présente sous de nouveaux costumes et avec de nouveaux sourires, pour arnaquer à nouveau les foules humaines à coups de masses... d'argent et faire accepter « à tous » son tsunami de puissance dominatrice et destructrice.

En ce sens, il suffit de décider entre nous Humains, des quelques mondialités à reconnaître comme aires d'affiliation pour des territoires de proches différents, afin de rendre possible l'efficacité de l'extension des domaines de l'amour et de l'équité. Ceux-ci doivent être définis comme territoires des préséances du Familier et de la Réciprocité immédiatement vérifiable dans l'échange parolier entre personnes physiques⁶³.

⁶³ Parole, au double sens contenu dans le « word » anglais. Mot *et* engagement.

Il *suffit* au fond de constituer cette planète non plus politique mais *amivédique* (réciproitaire) des domaines essentiels de l'Humain, quand bien même la technicité, toujours en chasse d'une séduction facilitatrice, s'épuiserait à ne plus pouvoir nous convaincre, ne serait-ce que parce qu'elle ne saurait éliminer l'ordure de sa soi-disant exploitation rationnelle de l'énergie libre (relire Georgescu-Roegen).

Supposons, par exemple, que nous reconnaissons dans l'ingénieur ou le techno l'une des figure légitimes du Proche, il faudrait pouvoir le convaincre que sa volonté de contrôle du climat, venant après celle de sa volonté de contrôle de l'artillerie et de la production d'emballages plastique doit être limitée par la conversation humaine entre les territoires (et à leur propos) : ainsi, le territoire techno, aussi amusant soit-il pour ses adeptes, devra-t-il être *limité* au moins par celui des gens de nature, celui des gens de culture (qui n'a rien à voir avec ce qu'on appelle aujourd'hui les « cultos » et qui sont seulement pour beaucoup, hélas, des agents techno en ruralité : d'inconscients destructeurs de sols et e formes de vie) et celui des gens de ville.

Une mention spéciale doit être encore faite à l'idéal magique de la fuite vers les étoiles ! Bien entendu, nous ne pouvons pas renoncer à ce rêve, mais il ne doit pas donner prétexte à détruire ou régenter Gaïa. Au contraire, même si quelques centaines de milliers de personnes dans le monde consacraient à ce rêve toutes leurs énergies et leur inventivité, leur technicité miraculeuse, cela suffirait sans doute amplement à un *auto-développement*. Le rêveur d'espace n'a pas

besoin de ficher la population entière ni de l'emballer dans du phtalate stérilisant ses enfants comme des saumons pour être créatif dans son domaine propre.

Si la mondialité se reconnaissait déjà un peu dans les frontières (certes poreuses mais fermes) entre ces quelques groupes de territoires positionnels reconnus (le haut-lieu de culture, l'aventure de nature, la civilité locale, l'urbanité, le service technologique, l'île des astronautes, etc.), *l'effet d'échelle serait déjà structurellement limité*, et par conséquent le domaine global de l'Arnaque se verrait contraint de *repasser sous les bornes* du niveau où l'équité demeure possible, forte et vivante, attachée à la possibilité de l'amour (la reconnaissance intersubjective « forte »)⁶⁴.

Ce qui ne ferait pas disparaître les arnaqueurs : ces formes de vie rusée ont aussi droit à l'existence ! Mais cela ne leur permettrait plus de jouer avec les masses d'argent représentant la population du globe, et transfigurables en moyens techniques excessifs.

Quant à l'amour, nous n'allons *certainement pas* le régenter ici, mais sa fiction instable -heureusement tenace et résonnant jusqu'à l'heure de la mort- n'est pas obsolète malgré son dépassement par les

⁶⁴ Marx trouvait ridicule les idéologues en appelant toutes les deux pages à l'amour. Il avait sans doute raison. Mais le discours « objectif » a pu aussi être utilisé pour emplir les bagnes et les camps. Pour tuer « froidement » ou même « chaudement » et en masse. Plus proche de Freud, entendons ici l'amour non comme un rayonnement charismatique (déclenchant le « lien de masse »), mais comme le lien d'attraction réciproque que facilite la fréquentation entre quelques « personnes physiques » et le lieu qui la soutient. Peu manipulable et se contentant de peu à sa propre échelle, il est clair qu'il nous détourne des engouements consommatoires potentiellement catastrophiques.

copinages de mangas, les plans-cul d'Internet, les bordels de militaires ou les gangbangs bobo.

Et elle est toujours aussi *dérangante et périlleuse* pour les constructions sociétales, même si elle se contente, entre nos assez rares exaltations passionnelles, de « la tendresse, bordel ! ».

Conclusion

Peut-on résumer en quelques lignes une charge ? Une densité d'analyses et de propositions parfois déboussolantes ?

On le pourrait en allant, encore une fois, droit au cœur du propos magmatique, au risque de formules peut-être trop saisissantes. Néanmoins, pensant le lecteur désormais préparé, n'hésitons plus :

La science humaine n'existe pas. Pas plus que la *science politique*, car il n'est de science pure que de l'inhumain auquel elle participe par un savoir *essentiellement mécanisable*. Mais ce n'est pas tant telle ou telle machinerie ou dispositif qui pose problème. C'est la mécanisation de la société elle-même, déjà promise par l'autorité de la catégorie prise pour clef du réel, alors qu'elle n'en est que réduction déformante.

Ce que nous découvrons avec effroi en nous tenant, pour ainsi dire, à la périphérie du *maleström*, c'est qu'il existe une *articulation* entre politique, masse, machine et langage, telle que la parole (qui coupe, ouvre et humanise le langage) ne parvient généralement pas à la briser. Au contraire, elle se renforce siècle après siècle, et accélère aujourd'hui avec l'apparition et la prolifération du langage-machine. Cette articulation, entrevue par Jacques Lacan sous les termes interchangeables d'inconscient et de langage, *ne nous veut pas du bien*. Nous l'envisageons de façon plus large encore, comme une circularité entre politique (occupation par le Tout sociétal), masse et mécanique, telle que lorsque l'un

de ses éléments grandit, les autres l'accompagnent tandis que leur lien se resserre jusqu'à la fusion.

L'humain est en train de se précipiter dans l'inhumain du seul fait de cette destinée fusionnant masse et mécanique par le biais du politique informatisé, de la société algorithmisée. Ce risque est maintenant perceptible pour beaucoup d'observateurs. Ce qui est moins visible, moins avouable aussi, c'est que le politique ne s'informatise et ne se mécanise que parce qu'il est *l'expression de la masse*, laquelle, comme l'avait entrevu Elias Canetti sans pouvoir en faire la théorie, vise en elle-même la simplification radicale des Humains en tant qu'unités d'information. *La masse anthropique cristallisée dans l'information est, en toute dernière analyse, l'ennemie du genre humain, et de chaque Humain en particulier.*

Bien entendu, tout notre discours devrait être considéré, d'un commun accord subit, comme « parfaitement fou » ! Et celui qui oserait le dénoncer enfin se montrerait à la hauteur : oser vouloir « remplacer le Politique », n'est-ce pas digne du dentiste Max Hilaire qui voulait, dans le Docteur Cosinus du génial Christophe, combler la Dent du Midi avec le Plomb du Cantal ? Bien sûr !

Et pourtant, un peu de folie poétique dans le magistral ensemble de *folies raisonnables*, au cœur du formidable sérieux d'aréopages réformateurs et « renaturants », un peu de bégaiement de Dada à Da...li, d'Artaud à Darty (ou mieux dans l'autre non-sens !), ne serait-ce pas souverain non seulement pour

le Sujet, mais aussi pour nos savants maux de tête et de conscience ?⁶⁵

D'autant qu'en soulageant nos cerveaux fiévreux par un peu de rire, de rime, de soupir et de pratique potagère et culinaire, cette folie douce peut aussi, par la bande, nous permettre d'aborder sans l'air d'y toucher le fond du problème : *c'est bien le Politique qui est en question !* Surtout quand il est devenu serviteur de la mesure permanente des individus à l'aune du renseignement informatisé. Car alors, il est simplement l'illusion préfaçant un effondrement de la société, qui ne vit que de l'imprécision métaphorique incarnant la liberté des sujets humains. Il faut bien comprendre que ledit « effondrement », si à la mode qu'il inspire une nouvelle « science », pour aussi réel qu'il soit dans le péril planétaire et écologique, en cache un autre, dont il n'est au fond que le représentant inconscient : l'effondrement du lien social, toujours fondé sur la reconnaissance mutuelle des sujets.

Et si nous n'osons pas, comme l'enfant devant l'empereur nu, le constater naïvement, nous sommes condamnés à tourner dans un bal de mascarades, la seule preuve que nous soyons vêtus en citoyens résidant désormais dans l'alarme du supermarché réagissant à la puce RFID de notre dernier achat de pantalon (ou de soutien-gorge)!

Or sommes-nous sûrs que cette citoyenneté soumise de méfiance générale et d'espace sécuritaire commercial soit intéressante et digne d'être défendue

⁶⁵ Sinon, je préconise un mélange bien mouliné de betterave et d'ail.

contre les migrants ? Plus captivant, me semble-t-il, serait de produire, sur la base d'une *mondialité irréversible*, une pluralité de façons de vivre mutuellement respectueuses -et respectant du même coup leurs univers hospitaliers-. En ce sens, la « convivialité » à laquelle appellent de sympathiques intellectuels un peu mollassons doit commencer par former et limiter concrètement les territoires répondant aux alliances de subjectivités souveraines et les esquisses de lieux de négociation entre elles. Or ceci ne se discute pas « politiquement » dans des pyramides de pouvoir institutionnel et d'emplois partisans: ça se construit tranquillement, d'abord en parlant entre les gens vivant ou voyageant à proximité. En agissant, en partageant, en soudant, en cultivant, en élevant, en jouant. Et pas seulement en échafaudant des programmes pour ravauder des structures financières, technologiques et étatiques en dérive permanente.

Attention aussi, bien sûr, aux « enthousiasmes » qui soulèvent la colère des opinions antagoniques, si rapides à se changer encore en armées combattantes et en guerres bientôt mondiales. Ce serait la fin, à la fois redoutée et espérée par les prophètes qui se lèvent dans les périodes les plus inquiètes et cherchent à constituer « leur » masse, au nom de la meilleure cause. C'est sans doute l'un des dangers les plus anciens et récurrents de la parole rassembleuse. Nous ne pouvons plus, non plus, nous permettre cette erreur (et cette horreur) de l'activisme charismatique.

Le seul programme prioritaire est peut-être la réparation et l'élaboration d'un droit qui protège efficacement les tentatives de vivre différentes contre les empiètements et retours de flamme des pouvoirs privés et publics centralisés, des hordes moralistes ou des maffias locales au nom de « l'intérêt général », de la représentation du peuple et du privilège majoritaire, de l'orgueil national et de sa fille en ligne directe : la bouffissure mondialitaire.

Et, c'est curieux, mais je suis, en fait, presque sûr qu'on va y arriver avec une facilité déconcertante (l'enjeu ne semble impossible qu'au moment où, au fond du divan, je suis si écrasé de paresse, que même me lever me semble inconcevable. Et pourtant, je me lève ! *Epur si muove !*).

Denis Duclos, Seigny, Paris, le 15 Octobre 2018

Table des matières

Préambule : Critique radicale de la culture comme catastrophe anthropologique	7
1. Résoudre le problème de la massification abusive.....	15
2. Formation et maintien de la « faille culturelle » organisant la domination fatale de la masse.....	25
3. Comment discerner la source de la tendance à la « massification » du groupe humain ?	39
4. Attaquer le processus de destruction de l'acte de parole sans dégâts collatéraux ?	57
5. Esquisse d'un programme de sauvegarde du lien humain de parole contre le progrès suicidaire de la société-machine.....	71
Nous libérer de « l'attraction par le vide »	79
6. Vive l'anthropo-analyse !	97
7. Feuille de route pour la mission de l'anthropo-analyste en terre de totalisme.....	101
8. Une société d'humains qui ne mâchent pas leurs mots (ni ne détruisent la nature)	107
Conclusion	138